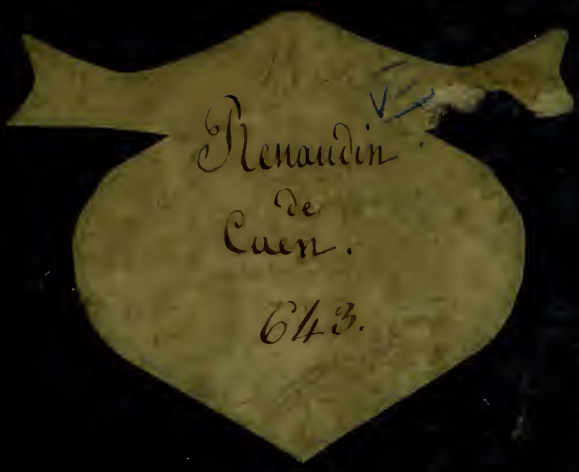
464



RENAUDIN DE CAEN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 24 MARS 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMOUCHEL.....	M. LEPEINTRE JEUNE.	LA MÈRE PETITPRÉ, nourrice de Zoé, au service de Dumouchel.....	Mme GUILLEMIN.
BÉNARD, avocat.....	M. HIPPOLYTE.		
RENAUDIN, ami de Bénard.	M. ARNAL.		
ZOÉ, fille de Dumouchel..	Mlle H. BALTHAZAR.		
SUZETTE, sœur de Bénard, (ce rôle est de l'emploi des Jenny Vertpré.....)	Mlle L. MAYER.		

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin borné au fond par un mur de clôture, au-dessus duquel on aperçoit la ville. A droite, corps de logis avec porte sur le jardin. Un plan plus haut, une grille servant de porte à l'extérieur. A gauche, un pavillon avec persiennes; une fenêtre du pavillon fait face au spectateur; un peu plus haut, et près de la porte du pavillon, une étagère garnie de pots de fleurs; chaises et table de jardin; devant et sous la fenêtre du pavillon, un banc.

SCENE PREMIERE.

SUZETTE, *puis* DUMOUCHEL *et* ZOÉ *.

(Au lever du rideau, Suzette est dans le pavillon dont la fenêtre est ouverte; elle examine un chapeau.)

SUZETTE, *seule, avec humeur.* Ces marchandes de modes sont ennuyeuses!... la mienne sort d'ici, et elle m'apporte ce chapeau!... C'est trop simple!... quelques rubans de plus... ce serait bien mieux. Mon frère me traite toujours comme une pensionnaire. (*Elle examine encore le chapeau.*) Joli!... s'il était pour lui, il ne l'aurait pas commandé ainsi. (*On entend sonner à la porte extérieure.*) On sonne. (*Elle pose son chapeau.*) Tiens... si matin, il est à peine huit heures... (*Elle sort du pavillon et va à la grille. Avec joie.*) Zoé! (*Elles s'embrassent.*) Bonjour, monsieur Dumouchel *.

DUMOUCHEL. Mademoiselle Suzette, je vous présente mon *respèque*.

SUZETTE, *à Zoé.* Est-ce qu'il te serait arrivé quelque malheur?

ZOÉ. Mais, du tout.

SUZETTE. Toi qui habites la rue Beauregard, je suis toute étonnée de te voir de si bonne heure dans notre rue du Bac.

ZOÉ. Mon père avait une affaire à traiter dans ton voisinage, et j'ai profité de l'occasion pour venir te voir... Cette bonne Suzette!

DUMOUCHEL. Oui, ma fille m'a assuré que j'avais une affaire à traiter dans votre voisinage... et elle a profité de l'occasion pour venir vous voir.

SUZETTE. Ah! mais... c'est un hasard

* Les personnages sont indiqués en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre, le premier à gauche, etc.; les indications sont données de la salle.

* Zoé, Suzette, Dumouchel.

qui me surprend... (*Prenant la main de Zoé.*) bien agréablement.

ZOÉ. Pourquoi donc?... une amie de pension... qu'y a-t-il là de si étonnant?...

SUZETTE. C'est que tu ne viens jamais... (*Avec gentillesse.*) Mais n'importe, je suis bien contente... (*Mystérieusement.*) j'ai beaucoup de choses à te raconter.

ZOÉ *de même.* Nous causerons.

DUMOUCHEL. Moi, je vais vaquer à mes affaires... où dis-tu, Minette, qu'il faut que j'aille*?

ZOÉ. Mais, mon père, il me semble que vous savez bien...

DUMOUCHEL. Je n'en ai pas la moindre idée!.. Ah! voilà mon affaire, je vais profiter de ce que je suis dans le faubourg Saint-Germain pour sauter chez les Lafitte-Caillard... rue Saint-Honoré. (*Il regarde sa fille avec intention.*) Savoir si notre jeune homme de Caen, M. Renaudin, ne serait pas arrivé... Voilà huit jours que nous l'attendons... Les routes sont si mauvaises!.. Ah! si le chemin de fer était en activité, ce serait un plaisir!...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Car on m'a dit des choses surprenantes,
Touchant le chemin projeté;
Mais elles sont trop étonnantes,
C'est à ne pas y croire, en vérité!
On dit que, grâce à la vapeur humide,
Bien loin d'éprouver du retard,
Les voyageurs, tant la course est rapide,
Arriveront la veille du départ.

SUZETTE, *souriant.* Je crois, monsieur Dumouchel, qu'on a voulu plaisanter.

DUMOUCHEL, *d'un air sérieux.* Franchement, je n'y ai pas cru... (*Appuyant.*) et je n'y crois pas encore. (*A Zoé.*) Mais va, ma fille, ne t'impatiente pas, notre jeune homme finira par arriver... Il faut que cette affaire-là se fasse... j'y tiens d'abord! Allons, je vous laisse.

ZOÉ, *à Dumouchel.* Mon père, si vous ne reveniez pas à tems pour m'accompagner, ne soyez pas inquiet, le tricycle que je puis prendre là, au passage, et qui va à la porte Saint-Denis, me mettra à notre porte.

DUMOUCHEL. Il ne passe pas rue Beauregard?

ZOÉ. Non, mais il passe rue Cléry... j'entrerai par la porte de derrière.

DUMOUCHEL. C'est juste, c'est juste... je ne pense jamais que notre maison a entrée sur les deux rues. (*A Suzette.*) C'est vrai! je ne pense jamais que notre maison a une entrée sur la rue Cléry, et une entrée sur la rue Beauregard... Allons, adieu, mademoiselle Suzette, je vous présente mon *respèque.*

(Il sort par la grille.)

SCÈNE II.

ZOÉ, SUZETTE.

ZOÉ. Que je suis aise de t'avoir rencontrée!.. car je suis venue il y a deux jours, et j'ai appris que tu étais chez ta tante, à Sceaux. Cela m'a bien contrariée!...

SUZETTE, *naïvement.* Ce que tu as à me dire est donc bien pressé?

ZOÉ, *avec un peu d'embarras.* Moi?... mais... je n'ai rien à te dire... je voulais te voir... voilà tout!...

SUZETTE. Oh! que je suis heureuse que tu m'offres l'occasion de resserrer notre amitié! A la pension, j'étais un peu... niaise, je croyais tout ce qu'on me disait; mais, à présent (*Avec une importance enfantine.*) j'ai dix-sept ans... l'année prochaine!... je suis bien changée, va!

ZOÉ, *en souriant.* Oui, oui, je le vois. (*A part.*) Sa naïveté va servir mes projets.

SUZETTE. Car enfin, maintenant, nous sommes des femmes!... et... (*Appuyant.*) des femmes ont toujours une foule de petites choses à se dire.

ZOÉ, *dissimulant.* Oh!...

SUZETTE. Et si tu me promets d'être confiante avec moi... je te dirai un secret... (*appuyant et avec gaîté*) un grand secret!... qui m'étouffe... Il n'y a rien d'aussi gênant qu'un secret qu'on ne peut pas placer.

ZOÉ. Eh bien! parle... et je te dirai à mon tour... Mais rentrons, on pourrait nous surprendre.

SUZETTE. Oh! ne crains rien... je suis ici chez moi... j'habite ce pavillon (*riant*), je suis comme recluse.

ZOÉ. Comment?

SUZETTE. C'est une idée de mon frère... (*gaîment*); il me cache, ma bonne Zoé, il me cache!

ZOÉ. Je ne comprends pas le motif...

SUZETTE. Il ne me l'a pas dit... mais je crois l'avoir deviné. Depuis huit jours mon frère a reçu chez lui un ami de province, qui est en passage à Paris... et il ne veut pas que cet ami me voie... (*D'un ton boudeur.*) C'est bien mal; car si Étienne agit toujours ainsi, on ne demandera jamais ma main, et je deviendrai vieille, vieille, vieille, avant d'avoir un mari.

ZOÉ. Que tu es enfant!

SUZETTE. Et c'est d'autant plus mal, que

* Zoé, Dumouchel, Suzette.

ce jeune homme... (*gaîment*) est très-bien.

ZOÉ. Tu l'as donc vu?

SUZETTE, *mystérieusement*, *avec joie*. Oui... oh! mais, par un miracle... un roman!... (*Après avoir remonté un peu pour s'assurer qu'elle ne peut être surprise.*) Écoute bien... il y a deux jours, j'étais à Sceaux, c'était la fête du pays, ma tante me conduit dans le parc... on dansait... j'enviais tout bas le sort des jeunes personnes qu'on avait invitées... mais mon frère ne veut pas que je danse (*tristement*), et je regardais... Ma tante riait de mon envie... lorsqu'un jeune homme lui demande la permission de me servir de cavalier, elle la lui accorde... juge de mon bonheur!... Oh! que j'étais joyeuse!... mon danseur était charmant! galant avec moi, aimable avec ma tante (qui, comme toutes les vieilles dames, est très-sensible à ces attentions-là); elle accorda une nouvelle permission... et j'ignore combien de fois elle la renouvela dans la soirée... tout ce que sais, c'est que je me suis beaucoup amusée... Il était si gaî... il parlait si bien... il me dit qu'il était à Paris pour quelque tems... chez un ami, M. Etienne Bénard, avocat.

ZOÉ, *étonnée*. Chez ton frère?...

SUZETTE, *riant*. Oui... l'inconnu qui ne devait pas me voir!... c'est drôle, hein?... Il voulut connaître ma famille, et, pour appeler ma confiance, il me dit qu'il se nommait Léon.

ZOÉ. Et tu lui dis ton nom?

SUZETTE, *naïvement*. Je suis trop fine pour cela!... et comme il avait offert un bouquet à ma tante, pour m'en faire accepter un, je fus bien obligée d'accepter à mon tour. Je l'ai là, ce bouquet, chez moi, je te le montrerai.

ZOÉ. Ah! tu es d'une inconséquence!... Comment? un inconnu!... accepter un bouquet!...

SUZETTE, *naïvement*. Est-ce que c'est mal?

ZOÉ, *à part*. Elle est d'une naïveté désolante! (*Haut.*) Il faut éviter de revoir ce M. Léon... entends-tu, Suzette?.. il aurait de toi une mauvaise opinion.

SUZETTE.

AIR *de Téniers*.

Ah! c'est pourtant dommage, mon amie!
Car le cœur bat quand une douce voix
Vous dit: vous êtes bien jolie,
Et qu'on l'entend pour la première fois!
Je le pensais, mais ça ne peut suffire,
Ce qu'on sait seule on a droit d'en douter.
Un miroir a beau vous le dire, } (*bis.*)
On aime encor l'entendre répéter. }

Mais j'oublie que tu as aussi une confidence à me faire. (*Étourdiment.*) Y a-t-il un jeune homme?

ZOÉ, *soupirant*. Mon père va me marier.

SUZETTE, *vivement*. Oh! que tu es heureuse! ce n'est pas mon frère qui ferait pour moi un pareil projet!

ZOÉ. Heureuse! et si tu n'aimais pas celui qu'on te destine?

SUZETTE. Ah! oui... je ne pensais pas à ça... Cependant, rester demoiselle... ce doit être bien affreux!... (*Vivement.*) Quel est ton prétendu?

ZOÉ. Le fils d'un ancien ami de mon père, et qui habite la Normandie. M. Renaudin vient de Caen tout exprès pour m'épouser.

SUZETTE, *avec gaîté*. Alors, tu t'appelleras madame Renaudin?

ZOÉ. J'en ai peur!

SUZETTE. Peur?

ZOÉ. Oui, ma pauvre Suzette, car... je ne connais pas ce M. Renaudin.

SUZETTE. Ça n'empêche pas qu'il puisse te plaire quand tu l'auras vu.

ZOÉ, *avec embarras*. Oh! j'en doute; je crois que... j'en aime un autre.

SUZETTE, *vivement*. Un autre? et qui ça? est-ce que je le connais?

ZOÉ. Te le dirai-je?

SUZETTE, *d'un ton suppliant*, *et vivement*. Oh! oui, dis-le moi, je t'en prie; j'adore les confidences!

ZOÉ. C'est... ton frère.

SUZETTE, *très-joyeuse*. Étienne!... Ah! Zoé! ah! quel bonheur! toi, ma belle-sœur! (*elle saute de joie*) je t'appellerai ma belle-sœur!

ZOÉ. Mais il y a bien des obstacles! juge de mon chagrin; au moment où M. Bénard allait me demander à mon père... une jalousie maladroite... s'est emparée de moi, je l'ai querellé... il a cessé de venir passer la soirée chez Mme Joubert, tu sais?

SUZETTE. Oui, oui, cette dame respectable chez laquelle nous jouons quelquefois aux jeux innocens.

ZOÉ. Et maintenant, me voilà presque fiancée à un autre, moi qui suis aimée de lui! car il m'aime, Suzette, il m'aime, j'en suis sûre; et il ignore ce qui se passe. (*Elle pleure*) J'en mourrai!

SUZETTE, *avec humeur, et s'éloignant un peu*. Ah! M. mon frère, vous faites pleurer ma pauvre Zoé! vous êtes amoureux, et vous ne voulez pas qu'on le soit de votre sœur! c'est d'une injustice!... (*Se rapprochant de Zoé.*) Je vais joliment le gronder, va! je lui dirai qu'il doit faire ton bonheur, et qu'il faut qu'il t'épouse absolument. (*Avec gentillesse.*) Tu veux bien, n'est-ce pas?

ZOÉ, *à part*. Elle parlera!... j'ai réussi!

(*Haut.*) Tu es une bonne amie, Suzette, et je suis contente d'être venue te voir... mais mon père ne revient pas... et il faut que je rentre. (*On entend dans la maison à droite Bénard qui dit:* Eh bien! tu ne viens pas, tu ne descends pas au jardin?) Qu'est-ce que cela?

SUZETTE. Mon frère, avec son ami, sans doute.

ZOÉ. Oh! mon Dieu! je ne veux pas que M. Bénard me sache ici.

SUZETTE. Entrons chez moi; il ne faut pas non plus que M. Léon me reconnaisse.

ENSEMBLE.

AIR: *La voilà.*

SUZETTE.

Les voilà, (*bis.*)
Viens, laissons-les là.
Il faut, avec mystère,
Nous cacher et nous taire;
Que l'ami de mon frère,
Ne me trouve pas là.
Les voilà, (*bis.*)
Viens, laissons-les là.

ZOÉ.

Les voilà. (*bis.*)
Oui, laissons-les là.
Sachons, avec mystère,
Nous cacher et nous taire;
Suzette, je l'espère,
Bientôt me servira.
Les voilà, (*bis.*)
Oui, laissons-les là.

(*Elles entrent dans le pavillon et en referment la porte.*)

SCENE III.

ZOÉ, SUZETTE, *à la fenêtre du pavillon*, BÉNARD, *puis* RENAUDIN, *sortant tous deux de la maison à droite.*

BÉNARD, *entrant d'abord, et regardant avec inquiétude.* Elle est chez elle, bien!... Peste soit de la petite sotte qui revient de la campagne contre mon gré!

(Suzette tire la persienne du pavillon, qui est du côté de Bénard, de façon à ce qu'il ne puisse voir dans le pavillon.)

RENAUDIN, *entrant.* Eh bien! où es-tu donc, Bénard?... Au moment où je veux descendre au jardin avec toi, tu te sauves! Qu'est-ce que j'ai donc d'effrayant?

BÉNARD. Rien, rien... c'était sans motifs...

RENAUDIN. A la bonne heure!.. Où en étions-nous donc?

BÉNARD. Je disais, et je te répète, que c'est mal d'avoir manqué de confiance dans un ami.

RENAUDIN. Ah! quant à ça... J'ai certainement en toi toute la confiance que tu mérites; mais je suis d'avis, moi, qu'il n'y a jamais de secret bien gardé que celui qu'on ignore, et voilà ce qui m'a fait hésiter à te dire pourquoi j'avais quitté ma bonne ville de Caen.

BÉNARD. Mais tu ne me dis pas...

RENAUDIN. Mon cher Bénard, je te l'avoue avec sincérité, je viens à Paris pour m'y marier, de confiance, avec une jeune personne que je n'ai jamais vue, et que je crois belle comme les astres (toujours de confiance); et comme je ne veux pas m'exposer à froisser la famille qui est fort honorable, par un refus possible, je suis venu d'avance et incognito, afin de prendre des renseignemens... Voilà la cause des allées et des venues que tu me reproches, et dont tu ignorais le motif. Es-tu content? es-tu satisfait?

BÉNARD, *lui prenant la main.* Oui, mon ami... je n'en exigeais même pas tant.

RENAUDIN. Je te fais la bonne mesure.

SUZETTE, *à Zoé.* Écoutons.

RENAUDIN. Mais, en vérité, je suis bien bon; car tu es, toi, un gaillard boutonné jusqu'au menton... Crois-tu que je ne me sois pas aperçu que tu as des peines de cœur? (*Bénard soupire.*) Toi qui pousses à tou smomens des soupirs... à faire tourner un moulin à vent.

SUZETTE, *à Zoé.* Cela te regarde.

BÉNARD. C'est vrai; j'aime!.. et je suis contrarié... Voilà dix jours que je n'ai vu l'objet de mon amour... Mais je te dirai cela après ton mariage.

RENAUDIN, *gaîment.* Mon mariage! Ah! mon pauvre ami! je crois que le voilà rentré dans la catégorie des problèmes, mon mariage! Il m'est arrivé, il y a deux jours, une aventure...

ZOÉ, *à Suzette.* Cela te regarde.

RENAUDIN, *continuant.* Je crois qu'il n'y a rien de plus surprenant depuis et compris le déluge, (*riant*) qui cependant a surpris bien du monde!

ZOÉ, *à Suzette.* Me voilà en prison; il faut cependant que je m'en aille... Si mon père arrivait...

BÉNARD. Eh bien! ton aventure?

RENAUDIN. Ma foi, je vais te la conter avec toutes ses circonstances et dépendances.

SUZETTE. Me voilà bien!

RENAUDIN. Avant hier, sachant que tu serais absent toute la journée, je pris ma volée de mon côté; et, à force de marcher, j'arrive au beau milieu d'une fête moitié champêtre, moitié parisienne; les

violons, les paysannes, les élégans et la trombonne, tout était en mouvement. Il faut danser en pareil cas, à moins d'être un octogénaire... ou un obélisque. Je me décide donc à rigaudonner, comme un naturel de l'endroit.

SUZETTE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!

RENAUDIN. Il me fallait une danseuse, comme de juste.

BÉNARD. C'est de première nécessité.

RENAUDIN. J'avise dans un coin, assise modestement sur un tertre de gazon, ah! mon ami! une petite femme... charmante! la Vierge au poisson, de Raphaël!

BÉNARD, *riant*. Oh! que je te reconnais bien là!.. l'homme inflammable!

ZOÉ, *à Suzette*. C'est ton aventure qu'il raconte.

SUZETTE, *à Zoé*. A qui le dis-tu?

RENAUDIN. Je m'avance, je m'incline respectueusement; car, bien qu'on soit de Caen, je te prie de croire que, dans l'occasion, on sait s'affranchir de cet air *Calvados* que tu me reproches quelquefois.

(Il se dandine.)

SUZETTE. Comment l'empêcher de continuer?

RENAUDIN. Je l'invite : elle accepte... De la grâce, mon ami, de la grâce jusqu'au bout des doigts, une naïveté d'ange, s'exprimant avec élégance! Elle est d'une grande famille, j'en mettrais mon petit doigt au feu; et j'en suis d'autant plus sûr, qu'elle a obstinément refusé de me dire son nom... preuve!

SUZETTE. Mon frère va me reconnaître!

RENAUDIN. Moi, qui n'ai pas les mêmes scrupules, j'ai hasardé mon nom de baptême, Léon, et je lui ai fait accepter un bouquet... mais quel bouquet, mon ami! une allégorie végétale : une rose, emblême de sa beauté; une violette, image de sa modestie, et une grosse pensée, brochant sur le tout; et tout cela orné d'un ruban vert, couleur d'espérance... Pour quinze sous! est-ce pastoral? Si feu M. de Florian vivait, je ne doute pas que le poète des moutons ne se pendît de désespoir, tout capitaine de dragons qu'il était.

(Il rit.)

SUZETTE, *à Zoé*. Zoé! Zoé! tu peux nous sauver!

ZOÉ. Comment?

SUZETTE. Viens, je vais te l'expliquer.

(Elles disparaissent un instant.)

BÉNARD. Mais je ne vois pas trop où cela te conduira.

RENAUDIN. Laisse donc! je lui ai donné mon adresse... ici!

BÉNARD, *avec un peu d'humeur*. Ici?

RENAUDIN. Et cela même a paru lui causer une certaine émotion, et je l'ai quittée le cœur plein d'une passion qui ne s'éteindra plus; non, mon ami, je sens que j'aime... je ne sais pas qui; mais c'est un ange! et voilà deux nuits que je n'en ai pas dormi; les yeux me cuisent, mon cœur brûle : voilà la piteuse position où est ton malheureux ami!

BÉNARD. C'est fort touchant!.. Et quel est donc le lieu champêtre où l'on fait de pareilles découvertes?

RENAUDIN. Je vais te le confier... quoiqu'il y aille de mon bonheur... car on m'a promis une entrevue, à la condition que je ne dirais rien (*riant*) et en me menaçant, si j'étais indiscret, de me restituer mon bouquet mort ou vif!..

BÉNARD, *riant*. Ah! ah! ah!

SUZETTE, *à Zoé en reparaissant à la fenêtre*. Vite! vite! (*Elle abaisse un voile sur le chapeau de Zoé*. On ne te reconnaîtra pas, et tu nous sauves toutes deux.

ZOÉ. Le ciel t'entende!

RENAUDIN, *riant toujours*. Mais tu comprends bien que je ne crois pas aux revenans, surtout en matière de bouquets. Ah! ah! ah!

BÉNARD, *riant*. Parbleu! c'est à...

RENAUDIN. C'est à... ah! ah! (*Ici Zoé, qui est sortie furtivement du pavillon, jette aux pieds de Renaudin un bouquet, et disparaît aussitôt par la grille à droite.*) Ah! grand Dieu!

BÉNARD. Qu'est-ce que c'est que ça?

RENAUDIN. Mon bouquet!.. Une femme s'éloigne.

(Il remonte la scène et la voit s'éloigner.)

BÉNARD, *à part*. Elle sort du pavillon... Quel soupçon!

RENAUDIN, *ramassant le bouquet*. Oh! il faut que je sache...

(Il va pour sortir.)

BÉNARD, *le retenant*. Reste!.. Où as-tu vu cette femme?

RENAUDIN, *regardant toujours au fond d'un air impatient*. Prends garde que je te le dise à présent!.. Quand j'ai un sylphe à mes trousses...

SUZETTE, *toujours dans le pavillon*. Nous sommes sauvées!

BÉNARD. Mon ami! je t'en prie...

RENAUDIN. Ne me retiens donc pas! C'est une énigme, et voilà mon mot qui se sauve! oh! parbleu! allât-elle à Pon-

dichéry, il faut que je la suive! (*Il sort en courant par la grille, en criant.*) Hé! mademoiselle, hé!..

(Toute la fin de cette scène, depuis le moment où Zoé jette le bouquet, doit être jouée très-chaudement.)

SCENE IV.

SUZETTE, BÉNARD.

BÉNARD, *l'appelant de loin.* Renaudin! Renaudin!

SUZETTE, *étonnée.* Renaudin! c'est M. Renaudin!..

BÉNARD, *redescendant la scène.* Oh! il n'est pas possible que ma sœur soit l'héroïne d'une pareille aventure.. non! et cependant. (*Il appelle.*) Suzette! Suzette!

(Il se dirige vers le pavillon.)

SUZETTE, *sortant du pavillon; et d'un air naïf.* Tu m'appelles?..

BÉNARD, *vivement, à part.* Oh! c'était impossible.

SUZETTE, *s'avançant.* Bonjour, frère!

BÉNARD, *l'embrassant et avec amitié.* Bonjour, Suzette, bonjour, mon enfant... (*Avec un peu d'inquiétude.*) Dis-moi, tu as reçu une visite tout-à-l'heure?

SUZETTE, *jouant l'étonnement.* Une visite?...

BÉNARD. Une femme ne sort-elle pas de chez toi?

SUZETTE. Ah!.. une visite! tu appelles cela une visite! c'est... c'est ma marchande de modes.

BÉNARD. Ta... marchande de modes! (*Riant et à part.*) Oh! l'aventure est délicieuse!

SUZETTE, *d'un air boudeur.* Oui, elle m'a apporté un chapeau qui est bien gentil... d'un joli goût...

BÉNARD, *à part.* Pauvre innocent! avec sa grande dame qui s'exprime avec tant d'élégance... une modiste! (*Il rit.*) Elle n'a pas voulu lui dire son nom!.. je le crois parbleu bien! c'est par prudence... quelque Jeanne d'Arc de la rue Vivienne! et je cave au plus haut... Ah! ah! une modiste! c'est bien fait, il a ce qu'il mérite.

SUZETTE, *finement.* Mais qu'as-tu donc à rire? il me semble qu'il n'y a rien là-dedans de bien bouffon!

BÉNARD. Rien, rien!.. ce pauvre Renaudin!

SUZETTE. Renaudin, tu dis? c'est le nom de ton ami?

BÉNARD. Pourquoi pas?

SUZETTE, *avec intention.* Ah! oui... je t'ai entendu quelquefois parler d'un M. Léon Renaudin, dont le père est négociant... à... à... Marseille, je crois?..

BÉNARD, *impatienté.* Mais non... Léon Renaudin est de Caen... et son père est propriétaire de fermes, de pâturages...

SUZETTE. Ah!.. oui.. (*A part, vivement.*) Le prétendu de Zoé! quelle découverte!

BÉNARD, *à lui-même et gaîment.* Parbleu! il faut que je voie de la fenêtre de la rue si mon Hippomène a attrapé son Atalante... qui, du reste, le lui rendra bien!.. ah! ah! ah!

(Il rentre dans la maison.)

SCENE V.

SUZETTE *seule, avec finesse et gaîté.*

Comment!.. le jeune homme au bouquet, l'hôte de mon frère, c'est M. Renaudin! le prétendu de Zoé, qu'elle déteste sans le connaître, c'est encore M. Renaudin!.. qui se trouve être ainsi le rival d'Étienne, tandis que me voilà la rivale de Zoé!.. Dieu! que c'est embrouillé!.. et aucun d'eux ne se doute de sa position; et moi, à qui l'on cache tout, moi dont tout le monde se défie, je réunis dans mes mains tous les fils de cette intrigue... ah! tout cela est encore bien confus dans mon esprit... qui n'est pas, comme le leur, à la hauteur des grandes conceptions... mais je ne sais... (*Portant le doigt à son front.*) Oui! j'ai là...

(Elle reste un instant pensive, puis se dirige vers l'étagère et prend un arrosoir.)

SCENE VI.

SUZETTE, DUMOUCHEL, BÉNARD, *sortant de chez lui.*

BÉNARD, *gaîment.* Je n'ai rien vu... ils étaient déjà trop loin! bonne chance! (*Apercevant Dumouchel qui entre.*) M. Dumouchel!

(Depuis l'entrée de Bénard, Suzette, qui l'a aperçu, s'occupe à arroser quelques pots de fleurs.)

DUMOUCHEL, *entrant par la grille, à part.* Le frère!.. je le croyais absent... diable! ça me chiffonne à cause de ma fille. (*A Bénard.*) Monsieur Bénard, je vous présente mon *respèque*... (*Se tournant vers Suzette.*) Elle n'est plus là?

BÉNARD. Qui ça?

DUMOUCHEL. Ma fille.

BÉNARD, *avec inquiétude.* Comment!

Mlle Zoé?.. mais elle n'est pas venue.

DUMOUCHEL, *riant*. Voilà quelque chose de fort nouveau, par exemple... c'est moi qui l'ai amenée, demandez à mademoiselle.

SUZETTE, *sans se déranger*. Mais oui, c'est vrai.

BÉNARD. Tu ne me l'as pas dit.

SUZETTE, *de même*. Est-ce qu'on pense à tout? d'abord tu ne me l'as pas demandé... et puis elle n'est restée qu'un instant.

DUMOUCHEL. Mais c'est fort bête, mais c'est fort sot!.. (*A part.*) Du reste, j'en suis fort content.

BÉNARD, *à part*. C'était Zoé!!! (*A part, à Dumouchel.*) Dites-moi... êtes-vous allé dimanche à la campagne?

DUMOUCHEL. Oui, au Ranelagh... c'est ma promenade favorite.

BÉNARD, *à part*. Plus de doute! c'est elle qui a jeté le bouquet. (*Haut et avec inquiétude.*) M. Dumouchel, Mlle Zoé n'avait-elle pas un voile, ce matin?

DUMOUCHEL. Non... ah ça! mais pourquoi diable me faites-vous toutes ces questions-là?

BÉNARD. C'est que je croyais... l'avoir aperçue. (*A part.*) C'était la modiste!

DUMOUCHEL. Puisque Zoé n'est plus là, pardon de vous avoir dérangé; je m'en vais. Mademoiselle Suzette, excusez l'impolitesse de ma fille.

SUZETTE, *avec intention*. Oh! je ne suis pas fâchée contre elle; je sais qu'on n'a pas le tems de faire de longues visites (*appuyant avec intention.*) quand on va se marier.

BÉNARD, *vivement*. Se marier?

SUZETTE, *jouant la naïveté*. Oui, elle me l'a dit. (*A Dumouchel.*) Avec le fils d'un monsieur qui est votre ami.

DUMOUCHEL, *à Bénard, avec une bonhomie mêlée d'embarras*. Le fait est vrai; je ne vous en ai rien dit encore parce que... le jeune homme n'étant pas arrivé... mais c'est arrangé dès long-tems; un mariage très-convenable, une excellente famille! je ne vous cacherai même pas que, depuis quelque tems, c'est ce motif qui m'a déterminé à conduire ma fille moins souvent chez Mme Joubert; je savais que nous aurions le plaisir de vous y voir... et nous nous en sommes... privés... vous sentez...

BÉNARD, *piqué*. Parfaitement, monsieur.

DUMOUCHEL. Eh bien! tenez! ça me flatte; mais, dès le mariage conclu, mon cher monsieur Bénard. (*A part.*) Je n'étais pas fâché de lui dire cela. (*Haut.*) Je compte sur vous à la noce.

BÉNARD, *d'un air contraint*. Oh! sans doute!

DUMOUCHEL. Et sur Mlle Suzette, qui sera la demoiselle d'honneur, d'abord.

SUZETTE, *qui est retournée à ses pots de fleurs*. Avec plaisir, monsieur.

DUMOUCHEL. Nonobstant, je vous quitte.. des préparatifs de mariage, l'arrivée d'un gendre, des visites, des achats, est-ce que je sais? depuis un mois, mes fonctions m'exterminent.

AIR: *Walse légère*. (De Doche.)

Oui, c'est vraiment une chose cruelle,
Je vais, je viens, je cours dans tous les sens;
Devoirs sacrés, tendresse paternelle,
Combien, hélas! vous êtes fatiguans!
Voir les marchands, les amis, les notaires,
C'en est assez, je crois, pour absorber
Les forces de quatre ou cinq pères...
Étant tout seul, je crains d'y succomber.

ENSEMBLE.

Oui, c'est vraiment une chose cruelle, etc.

BÉNARD, *à part*.

Je suis saisi d'une crainte mortelle!
Pour mon amour, ah! quels affreux tourmens!
Moi qui, déja, me croyais aimé d'elle,
Elle aurait donc trahi tous ses sermens!

SUZETTE, *à part*.

Ah! cherchons bien quelque ruse nouvelle,
Oui, je veux mettre un terme à leurs tourmens,
Et protectrice anonyme et fidèle,
Amie et sœur, servons ces deux amans!

(*Dumouchel sort par la grille.*)

SCENE VII.

SUZETTE, BÉNARD.

BÉNARD, *très-agité*. Elle se marie! elle se marie!!! et on me l'avait caché!

SUZETTE. Qu'as-tu donc à marcher comme ça, et à te désoler?.. je ne comprends rien à tout ce que je vois... tout le monde se défie de moi, et je suis là au milieu d'une foule de gens qui s'affligent, sans que je sache pourquoi. (*Avec intention.*) Tu es triste, Zoé est triste...

BÉNARD, *vivement*. Elle est triste?

SUZETTE. Oui... et elle dit que tu es la cause de son chagrin.

BÉNARD, *comme malgré lui*. Moi?

SUZETTE. Oh! ne te fâche pas!.. je me suis peut-être trompée...

BÉNARD. Parle! parle!... mais parle donc!.. elle a dit?

SUZETTE, *de même*. Elle a dit que si elle t'eût vu, vous auriez pu vous concerter.

BÉNARD, *vivement et avec joie*. Elle a dit cela? (*A part.*) Oh! je la verrai, je la verrai ce soir.

SUZETTE. Car tu penses bien que ce

monsieur, elle n'est pas contente de l'épouser.

BÉNARD. Tu crois?

SUZETTE. Je n'en sais rien, moi, mais il me semble...

BÉNARD, *à part*. Suis-je assez fou aussi d'aller consulter cette enfant! mais... dans ce moment, j'interrogerais... les murailles!

SUZETTE, *avec intention*. Elle disait encore, en phrases entrecoupées : (*Imitant Zoé, et d'un ton sentimental.*) Être dix jours sans me voir... me laisser marier... lui!

BÉNARD. Elle disait cela!! (*A part.*) Oh! décidément, ce n'est pas elle qui aurait accepté les hommages de Renaudin! c'est la modiste!

SUZETTE, *avec naïveté feinte*. Mais de qui parlait-elle? voilà ce que je ne sais pas!

BÉNARD. Oh bonheur! si j'osais croire!... Suzette!...

SUZETTE, *de même*. Eh bien! te voilà tout joyeux maintenant... dis-moi au moins pourquoi.

BÉNARD. Rien, rien... rentre chez toi... On vient de la rue, si c'est Renaudin, tu sais que je ne veux pas qu'il te voie.

SUZETTE, *à part et gaîment*. Et moi, donc?

BÉNARD, *à part, avec joie*. Oui, oui, je suis aimé!...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Bien vite, éloigne-toi, ma chère,
Patience, encor quelques jours...

SUZETTE.

Puisqu'il le faut, j'obéis, frère,
D'abord moi, j'obéis toujours.
Rends justice à ma déférence
Pour l'ordre que tu viens dicter...
(*Avec malice.*)
Tu ne fais pas d'autre défense?

BÉNARD.

Non!

SUZETTE, *à part*.

Alors je puis écouter;
Alors donc je vais écouter.

(*Elle rentre dans le pavillon dont elle ferme la fenêtre.*)

SCENE VIII.

BÉNARD, *seul*.

Oui, oui, chère Zoé, ce soir tu me verras; ce soir nous concerterons la rupture de ce mariage. (*On entend un bruit de pas, il remonte la scène.*) C'est Renaudin! pauvre dupe! une modiste!

SCÈNE IX.

BENARD, RENAUDIN, *venant par la grille*, SUZETTE, *dans le pavillon*.

RENAUDIN, *entrant très-vite*. Mon ami! tu vois l'homme le plus fortuné.

BÉNARD. Et le plus essoufflé.

RENAUDIN. L'un et l'autre. Le cœur et la rate sont en jeu; mais ça ne fait rien; une trouvaille des plus curieuses... que je suis heureux!..,

BÉNARD. Qu'est-ce donc?

RENAUDIN*, *il va s'asseoir sur le banc qui est devant la fenêtre du pavillon, et y dépose son chapeau*. Ah! laisse-moi me remettre un peu... Tu ne te fais pas une idée de ma joie.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Lorsque Colomb trouva l'autre hémisphère,
Watt la vapeur, le vieux Noé le vin;
Parmentier la pomme de terre,
Et quand Jenner découvrit le vaccin,
Et Weynen, son papier Weynin**.

(*Il se lève.*)

Lorsque Bacon eut inventé la poudre,
Et Newton je ne sais plus quoi...

BÉNARD.

Mais quel rapport?... tu deviens fou, je crois.

RENAUDIN, *élevant sa canne comme un paratonnerre*.

Et quand Franklin eut empalé la foudre,
Ils étaient tous moins satisfaits que moi.

BÉNARD. Conte-moi cela, au moins, que je puisse te féliciter.

RENAUDIN. Tu sais que me [illegible] de l'avance sur moi. Une sylphide, un farfadet, un être aérien! cependant je ne la perdais pas de vue; je courais, je dévorais l'espace.

BÉNARD, *riant*. Je comprends... quand on poursuit une duchesse.

RENAUDIN. Ne ris pas! j'étais près de l'atteindre, lorsqu'une de ces exécrables voitures, tu sais? Ces arches de Noé à quatre roues, qui peuvent engloutir toute une population.

BÉNARD, *riant*. Un Omnibus!

RENAUDIN. Juste! Ne ris pas! Elle saute dedans avec la légèreté d'une gazelle...

BÉNARD, *riant*. Ah! diable! une princesse en Omnibus... le cas est grave.

RENAUDIN. Je veux m'y élancer après elle, lorsque le cerbère me crie du haut de son marche-pied : Complet! (*Avec indignation.*) complet!.. Misérable conducteur!

* Renaudin, Bénard, Suzette, *dans le pavillon*.

** Le premier de ces deux noms doit se prononcer *vénène*, le second *vénin*.

ce n'est pas ton omnibus, c'est mon malheur qui est complet! je reste stupide.

BÉNARD. Il y a de quoi!

RENAUDIN. Et les jambes écartées... comme ça! mais je me dis: Voyons! quand je resterai-là, à cheval sur le ruisseau, dans la posture du Colosse de Rhodes... je me décide... je prends ma course...

BÉNARD. Après l'omnibus? ah! ah! ah!

RENAUDIN. Après l'omnibus... et pour mon malheur, celui-là avait des chevaux qui jouissaient de toutes leurs facultés... (une exception!) n'importe! j'entreprends cette lutte inégale et révoltante!...

BÉNARD. Ah! ah! ce pauvre Renaudin!..

RENAUDIN. Je tenais mon omnibus de l'œil; je ne le lâchais pas... cependant je m'apercevais que je perdais du terrain.... deux jambes contre huit!! vingt fois, mon ami, vingt fois cette infernale voiture s'est arrêtée pour vomir des voyageurs... mais j'étais trop loin... j'avais beau courir et agiter mon mouchoir en signe de détresse... elle repartait toujours avant mon arrivée.

BÉNARD, *riant*. Pauvre ami!

RENAUDIN. Tout-à-coup... ô bonheur! la voiture s'arrête encore... je n'en étais plus qu'à trois cents pas... une femme en descend...

BÉNARD, *d'un air goguenard*. C'était la marquise?

RENAUDIN. Elle-même... je la suis de l'œil, j'arrive.

BÉNARD. Ah! tu la tiens?

RENAUDIN. Oui, mais au moment où j'allais tomber à ses pieds.

BÉNARD. De fatigue?

RENAUDIN. Elle entre dans une allée... et referme violemment la porte... je reste stupide... pour la seconde fois.

BÉNARD, *riant*. Dans une allée! ah! ah! ah!

RENAUDIN, *avec transport*. Mais comprends-tu ma joie, mon bonheur?

BÉNARD. Parfaitement; recevoir une porte sur le nez, c'est le comble de la félicité... Une modiste bien aimable!

RENAUDIN, *stupéfait*. Comment? une modiste?

BÉNARD, *riant*. Eh! oui, une modiste!. je m'en suis informé, et je t'en donne ma parole d'honneur!

(Il rit.)

RENAUDIN. Allons donc! allons donc! Ça ne se peut pas, tu veux me désenchanter; c'est un vilain tour.

BÉNARD. Ah! j'en suis incapable! au contraire, je t'admire.

AIR: *An tems heureux de la chevalerie.*

Poursuivre à pied le char de ta maîtresse,
Certes, mon cher, c'est un des plus beaux traits;
S'il ne fait pas honneur à ta sagesse,
Il fait du moins honneur à tes jarrets.
Pour l'avenir, mais c'est une ressource,
Et tu pourras avec de tels talens,
Entrer en lice, à la prochaine course,
Avec les chevaux de six ans.
Tu peux lutter, à la prochaine course;
Avec les chevaux de six ans.

RENAUDIN, *avec un peu de fatuité*. Plaisante tant que tu voudras; le fait est que je n'ai pas perdu mon tems: je sais maintenant les lieux qu'elle habite; je sais où elle repose, au N° 57; je sais l'air qu'elle respire, l'air de la rue Cléry.

BÉNARD, *vivement*. Rue Cléry!... tu ne te trompes pas de numéro?

RENAUDIN. 57, c'est écrit dans mon cœur, une porte bâtarde.

BÉNARD, *à part*. C'est la seconde porte de la maison de Dumouchel. C'était donc Zoé?..

SUZETTE, *qui depuis quelques instans a ouvert la persienne du pavillon pour écouter*. Zoé compromise... allons, il n'y a que ce moyen... service pour service.

(Elle se met à écrire.)

RENAUDIN. Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne ris plus? tu ne partages pas ma joie?

BÉNARD. Si, si, vraiment! (*A part.*) La coquette! se laisser faire la cour, et venir ici pour lui.

(Suzette qui a plié sa lettre, la jette doucement dans le chapeau de Renaudin qui est resté sur le banc. Elle referme la persienne.)

RENAUDIN. Ah ça! mais qu'est-ce qu'il a donc? Est-ce que tu es ensorcelé? tu te croises les bras comme Spartacus!

BÉNARD, *à part*. La perfide!

RENAUDIN. Allons, puisque tu continues à faire la mine, je te laisse et je rentre, d'autant plus que j'ai besoin de souffler un peu. (*Bénard se détourne et paraît soucieux. Renaudin prend son chapeau, et trouve dedans le billet de Suzette, et dit à part:*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il l'ouvre avec empressement et lit.*) « Si vous ne parlez à » qui que ce soit de ce billet, » (*il se détourne un peu plus pour n'être pas vu de Bénard*) « la jeune personne de Sceaux vous » recevra ce soir à huit heures, rue Cléry, » n° 57, au troisième... Trois coups de » marteau, et l'on ouvrira. » O bonheur!

BÉNARD. Qu'as-tu donc?

RENAUDIN, *cachant le billet*. Rien, rien. (*A part.*) Mais comment se fait-il? là dans mon chapeau! moi qui la quitte il y a un instant!.. Ce ne peut être que de là. (*Il indique le pavillon.*) Dis donc, quelqu'un habite-t-il ce pavillon?

BÉNARD, *d'un air préoccupé*. Personne... le vieux jardinier.

RENAUDIN, *à part.* Alors, c'est de la féerie, le diable intervient. Oh! n'importe! oui, j'irai, oui, certes!

SUZETTE, *qui vient d'ouvrir la fenêtre.* Moi aussi, et que le ciel me protége! J'ai fait la faute, il faut la réparer.

BÉNARD, *à part.* Non, je ne puis vivre dans cette incertitude... et ce soir...

FINALE.

ENSEMBLE.

AIR : *Jurons! jurons!* (Premier acte des Liaisons Dangereuses.)

RENAUDIN.

J'irai! (*ter.*) ce billet-là comble tout mon espoir!
Oui, la beauté m'appelle;
Ma foi, l'occasion est belle,
Et dès ce soir
J'irai la voir.

BÉNARD.

J'irai! (*ter.*) Zoé trahit mes vœux et mon espoir,
Elle m'est infidèle!
Je saurai bien me venger d'elle;
Et dès ce soir
J'irai la voir.

SUZETTE.

J'irai! (*ter.*) pauvre Zoé! pour moi c'est un devoir;
L'aventure est cruelle,
Je dois me dévouer pour elle;
Oui, dès ce soir
J'irai la voir.

RENAUDIN, *seul, à part.*

Présentons-nous, et d'un air intrépide,
Dans le palais de mon Armide;
Et mon nom même est plus long qu'il ne faut:
(*Gaîment.*)
Renaudin c'est plus que Renaud. (Bis)

ENSEMBLE.

SUZETTE.

J'irai, (*bis.*)
Oui, je la sauverai. } (*bis.*)

RENAUDIN.

J'irai, (*bis.*)
Oui, tout marche à mon gré. } (*bis.*)

BÉNARD.

J'irai, (*bis.*)
Oui, je me vengerai.

SUZETTE.

Mais silence!

RENAUDIN *et* BÉNARD.

De la prudence!

SUZETTE.

De la prudence!

ENSEMBLE.

Pauvre Zoé, pour moi c'est un devoir, etc.

BÉNARD.

Elle a trahi mes vœux et mon espoir, etc.

RENAUDIN.

Ce billet-là comble tout mon espoir, etc.

(*Suzette referme la persienne; Bénard et Renaudin se dirigent vers la maison à droite.*)

Ils reviennent sur la scène

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon très-simple de la maison de Dumouchel; à gauche, au premier plan, une cheminée, glace, pendule, vases; au second plan, une porte qui est censée donner issue sur la rue Beau-regard; à droite, en face, une autre porte communiquant avec la sortie sur la rue de Cléry; au fond, à gauche, une porte conduisant aux appartemens de Dumouchel et de sa fille; à droite, toujours au fond, une autre porte, c'est celle de la chambre de la mère Petitpré. L'espace entre les deux portes du fond est rempli par un canapé et des chaises; au-dessus quelques gravures, au nombre desquelles on distingue le *chien du régiment*, ayant pour pendant le *cheval du trompette.* Au premier plan, à droite, une table à travailler. Il est de la plus absolue nécessité que les portes soient constamment fermées pendant tout l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ.

(La mère Petitpré est debout auprès de Zoé, elle s'appuie sur un balai de crin qu'elle tient à la main. Zoé, qui a changé de costume, est assise auprès de la table, elle fait de la tapisserie.)

LA MÈRE PETITPRÉ. Ma petite Zoé, écoutez les conseils de votre nourrice. Je ne suis pas faite d'hier, et je dis que si M. Dumouchel faisait bien, il se déferait de cette maison-*ici* pour en acheter une autre dans un quartier plus propice.

ZOÉ. Mais, ma bonne mère Petitpré, quelle rêverie faites-vous là?

LA MÈRE PETITPRÉ. Une rêverie! pas du tout. Avec les histoires de voleurs qu'on entend tous les jours dans les gazettes... que ça fait dresser les cheveux au monde.

ZOÉ. Mais quel rapport?...

LA MÈRE PETITPRÉ.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Cette maison, qui donne sur deux rues :
Voilà ce qui caus' mes frayeurs;
Naturell'ment comme elle a deux issues,
C'est excellent pour messieurs les voleurs.
Ces coquins-là dont l'ame est si commune,
Trouvent chez nous deux portes pour entrer;
Moi, ça m'fait peur; car, pour me rassurer,
C'est déjà trop d'en avoir une.

Et je suis sûre que c'est ça qui vous rend triste.

ZOÉ, *préoccupée.* Ça?... vraiment, je n'y pense guère.

LA MÈRE PETITPRÉ. Ça ou votre mariage. Je ne suis pas faite d'hier. Je sais bien que M. Bénard vous tient au cœur, et que votre père va vous en donner un autre... et il n'en démordra pas. Quand, par hasard, il tient une idée, cet homme-là, il la tient bien!... Après tout, ce qu'il en fait, c'est pour le bien, et un père... est un père!.. à moins que... (*A part.*) Oh! ciel de Dieu! qu'est-ce que je dis là? c'est indigne!.. Et c'est pour dire des choses pareilles que je laisse là mon ouvrage!...

(Elle sort par la porte du second plan, à gauche.)

SCÈNE II.

SUZETTE, ZOÉ.

ZOÉ, *d'abord seule, et toujours assise.* Je crains qu'elle n'ait raison... et que la tenacité de mon père ne me condamne à ce mariage. (*Elle se lève.*) Encore, si j'avais vu Bénard... Suzette lui aura-t-elle appris?.. Que d'incertitudes!.. Oh! il m'en veut... je suis sûre qu'il est furieux!.. (*La mère Petitpré entre avec Suzette par le second plan, à gauche; elle lui indique Zoé, et elle sort immédiatement par la porte du fond, à droite. A Suzette qui entre.*) Suzette! toi!...

SUZETTE, *légèrement.* Tu es venue me voir ce matin, et je te rends ta visite.

(Elle a changé de toilette; en entrant elle ôte son chapeau qu'elle dépose sur le canapé.)

ZOÉ, *cherchant à modérer sa curiosité.* Ah! c'est bien!... c'est bien, Suzette. Et... tu as... tu as quelque chose à m'ap... à me dire?

SUZETTE. Ton père est sorti?

ZOÉ. Il est au café, où il reste jusqu'à neuf heures; tu sais que c'est son habitude?

SUZETTE. Oui... j'y comptais.

ZOÉ, *avec intérêt.* Tu as donc à me parler?

SUZETTE, *gaîment.* Oui... des nouvelles... de bien singulières. Il t'a suivie ce matin.

ZOÉ. Ton frère?

SUZETTE. Non, M. Léon.

ZOÉ. O ciel! et dans quel but?

SUZETTE. Il t'a prise pour moi!

(Elle rit.)

ZOÉ. Ah! mon Dieu! que me dis-tu là?

SUZETTE. La vérité, mais n'aie pas peur.

ZOÉ, *d'un ton de reproche.* C'est la suite de ton imprudence... ton malheureux bouquet!... Et si ton frère apprend que la femme dont lui a parlé M. Léon demeure ici?

SUZETTE, *riant.* Il le sait! son ami le lui a appris.

ZOÉ, *avec anxiété.* Est-il possible?

SUZETTE, *de même.* Et le plus drôle, c'est que M. Léon a dit qu'il voulait absolument te voir... qu'il viendrait ici.

ZOÉ, *de même.* Ici?

SUZETTE, *avec naïveté feinte.* Mais j'ai pensé que cela te contrarierait...

ZOÉ. Suzette! tu es d'une légèreté qui me désole... tu m'as horriblement compromise; car enfin, ton frère a vu sortir du pavillon une femme qui a jeté un bouquet aux pieds de son ami. Sachant qu'elle demeure ici, il ne doit pas douter que ce ne soit moi qui ai reçu les hommages de M. Léon.

SUZETTE, *gaîment.* Voilà ce qui te trompe. Etienne croit que la femme du pavillon était ma marchande de modes, qui, heureusement, m'a apporté un chapeau ce matin. Mon frère a dit à son ami qu'il avait poursuivi une modiste... et d'ailleurs, ce voile qui te couvrait.. Etienne s'est informé auprès de ton père, qui lui a dit que ce matin tu n'en avais pas... de sorte que ces deux pauvres jeunes gens sont dans un embarras... mais dans un embarras!.. Ils ne savent que croire!.. ils vont... Ils viennent... ils flottent... Ils sont bien amusans! oh! mon Dieu! qu'ils sont amusans!

ZOÉ. Tu ris de tout, toi, Suzette. Mais ce monsieur, s'il allait venir ici, au moment où l'on ne s'y attend pas... c'est affreux d'y songer!

SUZETTE, *avec une importance enfantine.* Oh! tu me prends aussi pour une enfant qui ne sait rien prévoir; te voilà comme mon frère... tu n'as rien à craindre.

ZOÉ. Ah! oui, je comprends; tu t'es présentée à lui... tu lui as tout avoué... il ne viendra pas.

SUZETTE. J'ai arrangé cela, j'ai trouvé un moyen. (*Appuyant d'un air de triomphe.*) Un excellent moyen!

ZOÉ. Lequel donc?

SUZETTE, *en riant.* Je lui ai écrit.

ZOÉ, *avec effroi.* Tu me fais trembler!

SUZETTE, *gaîment.* Je lui ai écrit que la jeune personne de Sceaux le recevrait ce soir, à huit heures, rue Cléry, n. 57, au troisième.

ZOÉ. Ah! mon Dieu! et c'est là ce que tu appelles arranger les choses?

SUZETTE, *légèrement.* Comme cela, du moins, on sait sur quoi compter...! trois coups de marteau à la porte, seront le signal de son arrivée.

ZOÉ. Mais c'est du délire!

SUZETTE. Il fallait donc te laisser dans l'embarras?

ZOÉ. Mais tu as agi comme une enfant, sans songer aux conséquences.

SUZETTE, *gaîment.* Oh! si fait! j'y ai bien pensé; mais je me suis dit: (*feignant la naïveté.*) qu'importe? mon frère ne peut être jaloux, il sait qu'il est aimé.

ZOÉ, *vivement.* Qui le lui a dit?

SUZETTE. Moi! en lui annonçant ton mariage. (*Finement.*) Je sais bien que tu voulais le lui cacher, mais j'ai cru bien faire.

ZOÉ, *avec joie.* Ah! Suzette! et qu'a-t-il répondu?

SUZETTE. Il fallait voir son désespoir! (*Imitant Bénard.*) Cela ne sera pas! cela ne sera pas!.. je saurai bien rompre cette union... (*Riant.*) Et puis mille choses...

ZOÉ, *avec joie.* Il a dit cela? Suzette!.. tu es une folle, une enfant; mais tu es bonne... (*Elle lui prend la main.*) Tu es une bonne amie!..

SUZETTE. N'est-ce pas? (*Avec finesse.*) Je savais bien que je te ferais entendre raison...

(On entend frapper trois coups de marteau.)

ZOÉ, *qui a fait un mouvement d'effroi à chaque coup de marteau.* Grand Dieu!

SUZETTE. C'est lui! il n'y a plus moyen de s'en dédire.

ZOÉ, *avec anxiété.* Et mon père, s'il rentrait?...

SUZETTE. Il ne revient qu'à neuf heures.

ZOÉ. Et ce jeune homme si indiscret, ici?

SUZETTE. Il est étranger à Paris. Cette maison donne sur deux rues; il l'ignore... il vient par la rue de Cléry... on ne passe jamais par-là... Oh! j'ai tout prévu!...

SCENE III.

SUZETTE, ZOÉ, LA MÈRE PETITPRÉ, *sortant de sa chambre.*

LA MÈRE PETITPRÉ, *d'un air effrayé.* Mam'zelle! on cogne sur la rue Cléry.

ZOÉ. Que faire, que faire?

SUZETTE. Ouvrir.

ZOÉ. Mère Petitpré, je vous en conjure, ne prononcez pas le nom de mon père.

LA MÈRE PETITPRÉ. Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu? deux jeunesses! Ah!..

(Elle sort par le deuxième plan, à droite, en levant les mains au ciel, d'un air scandalisé.)

SCENE IV.

SUZETTE, ZOÉ.

ZOÉ. Moi, je sors... je ne veux nullement me mêler de tout ceci... Détrompele, Suzette, et qu'il ne revienne plus.

SUZETTE. Ne t'inquiéte de rien, j'ai mon projet... ne t'éloigne pas trop.

ZOÉ. Mais si ton frère apprend que j'ai favorisé une entrevue entre sa sœur et son ami!... Ah! Suzette, Suzette!... On vient...

(Elle sort par la porte du fond, à gauche)

SUZETTE, *en reconduisant Zoé.* Ne quitte pas ta chambre. (*Seule.*) Elle craint que mon frère n'apprenne... S'il en était instruit... (*Avec finesse.*) Qui sait? cela changerait peut-être ses idées à mon égard, et... Mais ce n'est pas de moi, c'est de lui, de son avenir, qu'il s'agit ici...

(Pendant ces quelques mots elle se place devant la glace et met un peu d'ordre dans sa toilette.)

SCENE V.

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *venant de la porte à droite.*

LA MÈRE PETITPRÉ, *d'un air étonné.* Ce monsieur demande la demoiselle du troisième.

SUZETTE, *avec mystère.* C'est moi!

LA MÈRE PETITPRÉ, *encore plus étonnée.* Vous!

SUZETTE. Du silence! et si quelqu'un vient, prévenez-moi.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* J'ai nourri onze enfans, dont six à moi appartenant; mais je n'ai jamais vu chose pareille! (*A la cantonnade.*) Entrez, monsieur.

(Elle fait entrer Renaudin, et elle sort par le fond, à droite.)

SCENE VI.

SUZETTE, RENAUDIN.

(Il entre par le deuxième plan, à droite.)

RENAUDIN, *en entrant.* C'est elle! (*s'avançant et avec joie.*) Ah! mademoiselle!... je vous revois!... (*Il tire sa montre.*) Huit

heures cinq!... une ponctualité de soldat! Voyez : (*Il met sa montre sous les yeux de Suzette.*) Huit heures cinq, et je vas bien. En venant à Paris, je me suis mis en passant sur la cathédrale d'Evreux.

SUZETTE. Vous ne comptiez guère me revoir, n'est-ce pas, monsieur?

RENAUDIN, *gaîment.* Franchement, j'en avais une peur effroyable, et mon bonheur surpasse encore ma surprise.

SUZETTE, *sérieusement.* Oh! attendez... c'est pour vous faire des reproches que je vous ai fait venir.

RENAUDIN. A moi?

SUZETTE. Oh! sans cela.

AIR : *Selon son gré chacun peint son délire.* (De Mlle Marguerite.)

Jamais, monsieur, vous ne m'eussiez revue.

RENAUDIN.

Quoi! vous auriez trompé mon doux espoir!

SUZETTE.

Certes, monsieur, si de cette entrevue
Mon intérêt ne m'eût fait un devoir.

RENAUDIN.

Il se pourrait! quoi! me croyant coupable,
Vous vous montrez à moi pour me punir!
(*Gaîment.*)
Ah! m'infliger un châtiment semblable,
C'est conspirer contre le repentir.

Ça n'est déjà pas trop *calvados*, ceci!

SUZETTE. Oui, plaisantez... cela n'empêche pas que ce ne soit bien vilain! Comment, après la promesse que vous m'aviez faite!... Ce matin, vous avez commencé à instruire de notre entrevue un de vos amis, et, au risque de me compromettre, vous alliez continuer...

RENAUDIN, *l'interrompant.* Lorsque le bouquet est venu glacer ma langue.

SUZETTE. Il le fallait bien.

RENAUDIN, *à part.* Bénard avait raison, c'est une modiste! (*Haut.*) Je suis inexcusable... voyez ma franchise; mais n'espérant pas vous revoir... entre jeunes gens, ma foi... vous comprenez...

SUZETTE. Que vous ayez confiance en M. Bénard, c'est fort bien.

RENAUDIN, *étonné, à part.* Elle sait son nom!

SUZETTE. Mais, moi, je n'ai pas les mêmes motifs.

RENAUDIN, *vivement.* Je n'ai pas dit qui vous êtes...

SUZETTE, *ironiquement.* Ah! c'est une justice à vous rendre...

RENAUDIN, *se donnant de l'aplomb.* C'est une justice à me...

SUZETTE, *de même.* Oui... vous ne le savez pas?

RENAUDIN. J'avoue que c'est une des principales raisons qui... Mais dites-moi, mademoiselle, car il y a un brouillard qui enveloppe ma vie depuis trois jours... Vous étiez donc dans le pavillon?

SUZETTE, *d'abord un peu interdite, dit en jouant la surprise* : Quel pavillon?

RENAUDIN, *après l'avoir regardée. A part.* Non! au fait, marchande de modes du jardinier, c'est absurde! ça ne se peut pas.

SUZETTE, *d'un ton de reproche.* Vous n'aviez donc pas pensé qu'un mot indiscret de votre ami pourrait me perdre auprès de mes parens?

RENAUDIN, *à part.* Elle a des parens!... ce n'est pas une modiste! (*Haut.*) Eh bien! non, je n'y avais pas songé... voyez comme la passion paralyse les facultés... mais je vous jure qu'à l'avenir...

SUZETTE, *sérieusement.* Songez-y bien, monsieur Renaudin.

RENAUDIN, *étonné.* Vous savez mon nom aussi?... mais je ne vous l'ai pas dit...

SUZETTE. Où serait le mérite alors?...

RENAUDIN, *à part.* C'est vaporeux!

SUZETTE, *sérieusement.* Songez-y bien, si vous tenez à me revoir...

RENAUDIN, *vivement.* Si j'y tiens! Grand Dieu! (*Avec énergie.*) J'y tiens!...

SUZETTE. Vous n'achèverez point votre confidence à M. Bénard.

RENAUDIN, *avec exclamation.* Je le jure! Oh! celui-là, quand il saura quelque chose à présent... Eh ben! viens me questionner, toi!

SUZETTE, *avec importance.* Au reste, je suis plus sûre de vous maintenant; car vous n'avez montré à personne le billet que je vous ai adressé... C'est bien, je suis plus contente.

RENAUDIN. Ah ça! mais vous savez donc tout?... Ah! encore une chose?.. Comment se fait-il que votre billet se soit trouvé dans mon chapeau, lorsqu'il est certain que je vous ai laissée ici, à votre porte, après une course... des plus pénibles... derrière un omnibus... des mieux attelés?

SUZETTE. C'est mon secret.

RENAUDIN, *vivement.* Mais il y a magie, nous reculons de trois siècles... Je suis... je ne sais plus, moi, ce que je suis! je perds la conscience de moi-même. Que voulez-vous de moi?

SUZETTE. Votre bonheur, peut-être, monsieur Renaudin... Est-il donc si difficile de se laisser conduire? et suis-je donc un guide si effrayant?

RENAUDIN, *gaîment.* Oh! vous êtes charmante! et puis vous avez de l'esprit...

SUZETTE, *légèrement, et d'un air modeste.* Oh! qui n'en a pas?...

RENAUDIN, *gaîment.* Les imbéciles, d'a-

bord... et beaucoup d'autres... (*Avec feu.*) Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous voulez mon bonheur?... eh bien! mon bonheur... (*S'arrêtant, et changeant de ton tout-à-coup.*) Mais à quoi bon vous dire en quoi il consisterait? vous qui savez tout, vous l'avez deviné.

SUZETTE, *finement.* Dites toujours.

RENAUDIN. Vous voulez le savoir?

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Etre à vous seule... oui, vous nommer ma femme!
Vous entourer de mes soins, être aimé!
Et chaque jour voir croître dans votre ame
Ce feu si pur dont je suis animé,
Car votre cœur pour le mien fut formé...
Heureux ensemble, et fût-ce au bout du monde...
(*A part, et se frappant le front.*)
Mais j'ai toujours, quand je veux me lancer,
Un horizon de rubans et de blonde
Qui vient tout renverser.

SUZETTE *avec finesse.* Eh bien! vous n'osez achever?

RENAUDIN, *avec embarras.* Mais...

SUZETTE, *souriant.* Je sais ce qui vous arrête... allons, avouez-le... un peu de honte est bientôt passé; vous pensez que je suis une pauvre ouvrière, et par respect pour vous-même...

RENAUDIN, *à part, avec un étonnement croissant.* C'est inoui!

SUZETTE. C'est dommage pourtant, vous parliez avec une chaleur qui menaçait de devenir fort amusante.

RENAUDIN, *un peu interdit.* Mais... je ne méprise pas... bien certainement... les marchandes de modes... il y a, dans cette branche, des exemples frappans de qualités très...

SUZETTE, *riant.* Ah! ah! ah! vous voilà tout interdit...

RENAUDIN. Eh bien! oui, franchement... là... franchement... là... franchement... vous avez deviné... car si je pouvais écrire à mon père et lui dire... parbleu! ce serait une affaire arrangée... mais vous me jetez dans le vague, vous me laissez errer comme un aveugle dans le champ des suppositions... car enfin, (*d'un ton câressant et avec ménagement*) surveiller mes démarches, faire entrer des billets dans mes chapeaux; mettons la main sur la conscience... (*En riant.*) ce n'est pas une profession qui pose une jeune personne dans la société...

SUZETTE. Ah! ah! ah! c'est juste! c'est juste! mais rassurez-vous, vous pouvez continuer. (*A part.*) Il faut bien l'empêcher de songer à Zoé. (*Haut et avec importance.*) Ma famille vaut la vôtre; les propriétés que possèdent mes parens à Paris, valent les fermes et les pâturages que M. votre père a en Normandie.

RENAUDIN, *avec exaltation.* Encore!...

SUZETTE. Qu'avez-vous donc?

RENAUDIN, *se calmant.* Rien, rien, rien... Au fait, je ne sais pas pourquoi ça m'étonne. (*S'animant.*) Oui, mademoiselle, je vous crois, votre famille vaut la mienne... (*vivement.*) et je vous offre, si vous me la faites connaître, mon cœur, ma fortune et ma main.

SUZETTE, *tranquillement.* Pourquoi faire?

RENAUDIN, *à part.* La question est naïve! (*Haut.*) Comment, pourquoi faire?... Pourquoi offre-t-on un cœur, une fortune... et...

SUZETTE, *l'interrompant et sérieusement.* Sans doute, puisque vous venez à Paris pour vous marier.

RENAUDIN. Vous savez cela aussi?

SUZETTE. Avec Mlle Dumouchel.

RENAUDIN, *jetant un cri de stupéfaction.* Oh!

SUZETTE. Dont le père est propriétaire rue Beauregard.

RENAUDIN, *à part, avec l'accent de la conviction.* C'est Mlle Lenormand, tireuse de cartes du premier consul... Mais non, l'âge n'y est pas! l'âge n'y est pas!

SUZETTE. Cependant, vous ne connaissez pas Mlle Dumouchel, et vous ne vous êtes point encore présenté chez son père... est-ce vrai?

RENAUDIN, *au comble de l'étonnement.* Pyramidal!

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Mais par le ciel vous fûtes donc placée
Pour surveiller mon destin ici-bas?
Vous devinez mes projets, ma pensée,
Vous êtes là quand je ne vous vois pas;
A votre insu je ne peux faire un pas.
Etes-vous fée, êtes-vous pythonisse?
Ou bien un ange, un sylphe vaporeux?
(*A part.*)
A moins pourtant de croire, et c'est affreux!
Qu'elle appartient à la police.

Mais, pour Dieu! dites-moi qui vous êtes? Je m'égare dans les hypothèses. Quelle est votre famille? quel est votre nom? dites-le-moi.

SUZETTE. A quoi bon? votre mariage...

RENAUDIN. Et si j'y renonçais?...

SUZETTE, *vivement.* Oh! ce serait bien différent!...

RENAUDIN, *avec force.* Je romps!

SUZETTE. Mais d'une manière positive, ostensible... c'est alors seulement que vous connaîtrez ma famille.

RENAUDIN, *avec joie.* Ah! grand Dieu!... mais aujourd'hui, mais dans l'instant.

SUZETTE, *à part.* Quel bonheur! j'ai réussi!

RENAUDIN, *vivement.* Où est la rue Beauregard? Où prenons-nous la rue Beauregard?

SUZETTE. Vous demanderez.

RENAUDIN. J'y vole! j'y vole!... mais un gage... un seul gage de souvenir... (*Avec passion.*) Oh! Dieu! j'en ai besoin!

SUZETTE, *étonnée.* Lequel donc?

RENAUDIN.

AIR : *Puisque nous sommes au bal.*

Vous vous chargez du bonheur de ma vie,
Mais pour sceller ce doux engagement,
Puis-je donner sur cette main jolie
Un seul baiser, le cachet d'un amant?

SUZETTE.

Comment, monsieur!
(*A part.*)
Pour Zoé, pour mon frère,
Laissons-nous donc aimer!

RENAUDIN.

Oh! par pitié!

SUZETTE, *à elle-même.*

Allons!...

RENAUDIN, *à part.*

Je suis heureux!

SUZETTE, *tendant la main à Renaudin, et pendant qu'il la couvre de baisers.*

Il faut bien faire
Quelque chose pour l'amitié.

(*Haut.*) Allez.

RENAUDIN, *tendrement.* Adieu! je reviens bientôt. (*Avec force.*) Une Dumouchel!... Jamais, jamais! (*Il fait un mouvement pour sortir, et heurte la mère Petitpré qui jette un cri.*) Oh! pardon, ma chère vieille!

SCENE VII.

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *sortant de sa chambre*, RENAUDIN.

LA MÈRE PETITPRÉ. Mam'zelle! mon maître, qui rentre par la rue Cléry! je viens de le voir.

SUZETTE. Grand Dieu!

(Renaudin s'aperçoit qu'il y a du mystère, il marche d'un air inquiet.)

LA MÈRE PETITPRÉ, *bas à Suzette.* Si je faisais sortir ce monsieur par l'autre porte?

SUZETTE, *bas.* Eh non! il faut qu'il ignore qu'elle existe!

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Je n'y suis plus du tout; je me scandalise de plus en plus.

(Elle va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre.)

RENAUDIN, *à Suzette**. Je devine, je devine votre embarras .. et je serais désolé...

LA MÈRE PETITPRÉ. Monsieur monte... je l'entends!..

RENAUDIN. Que dois-je faire? Prêtez-moi un meuble!

SUZETTE, *indiquant la porte du fond à droite.* Là, dans cette chambre, vite! vite!

* Suzette, Renaudin, la mère Petitpré.

LA MÈRE PETITPRÉ. Mais c'est la mienne!

RENAUDIN, *entrant dans la chambre, en riant.* Du romanesque, ça me va! j'exhume Faublas!

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Après avoir nourri onze enfans!.. Ah! Dieu!

SCENE VIII.

ZOÉ, SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *puis* DUMOUCHEL.

(Zoé vient par la porte du fond à gauche. Quart de nuit.)

ZOÉ, *à Suzette.* Il est sorti?

SUZETTE, *l'interrompant.* Ton père! silence!.. le jeune homme est là!

(Elle indique la chambre de la mère Petitpré.)

ZOÉ, *effrayée.* Grand Dieu! Ah! Suzette, tu vois...

SUZETTE, *gaîment.* Ça va joliment... j'ai bien des choses à te dire.

DUMOUCHEL, *avec humeur, entrant par le deuxième plan à droite.* Pourriez-vous me dire, mère Petitpré, comment il se fait que la porte de la rue Cléry soit ouverte?.. le premier venu peut entrer ici...

LA MÈRE PETITPRÉ. Monsieur... depuis que vous me connaissez, vous ne m'avez jamais prise à la menterie; voilà la vérité...

SUZETTE, *l'interrompant.* C'est moi qui suis coupable...

(Elle passe entre la mère Petitpré et Dumouchel.)

LA MÈRE PETITPRÉ, *d'un air triomphant.* Ah! oui, oui, par exemple! (*A part.*) J'aime mieux que ça s'éclaircisse sans moi, car je trépignerais de voir ce que je vois.

(Elle sort par le deuxième plan à gauche.)

DUMOUCHEL, *à Suzette.* Pardon, mademoiselle, le jour baisse, et je ne vous avais point aperçue... je vous présente mon *respèque*...

SUZETTE, *faisant un signe d'intelligence à Zoé.* J'étais venue faire une visite dans le voisinage...

DUMOUCHEL. Chez Mme Berthollet, votre tante?

SUZETTE. Précisément.

DUMOUCHEL. Qui demeure ici en face; je n'ai pas l'honneur de la connaître; mais je la vois quelquefois donner la pâture à ses oiseaux.

SUZETTE. Zoé m'aperçut par la fenêtre, me fit signe de venir passer quelques instans avec elle; pour m'épargner l'ennui

d'un détour, elle me fit ouvrir la porte, et moi, comme une édourdie, je l'ai laissée ouverte.

DUMOUCHEL. Il n'y a pas le moindre mal... ce que j'en disais, c'est qu'il faut toujours crier après les domestiques... cela tient en haleine. (*Appelant, et d'un ton de colère.*) Mère Petitpré, de la lumière !

LA MÈRE PETITPRÉ *, *apportant deux flambeaux qu'elle pose sur la cheminée, elle entre par le second plan à gauche.* J'étais en train, monsieur... Mademoiselle Suzette, votre bonne est là qui vous attend. Elle dit que vous lui avez ordonné de venir vous prendre à la nuit.

SUZETTE, *bas à Zoé.* Je ne puis te laisser au milieu de tant d'embarras...

DUMOUCHEL, *à Suzette.* Si j'osais vous offrir mon bras...

SUZETTE. Oh ! je craindrais...

(Dumouchel s'éloigne un peu.)

ZOÉ, *bas à Suzette et vivement.* Accepte donc ! mon père absent, je pourrai faire sortir M. Léon.

SUZETTE, *à Dumouchel.* Cependant, monsieur Dumouchel, je réfléchis... deux femmes, seules le soir..

(Dumouchel offre son bras à Suzette qui ne s'en aperçoit pas ; il le tient tendu jusqu'à la reprise de l'ensemble, où seulement Suzette le prend. Il est obligé de se reposer, de se frotter le bras à plusieurs reprises.)

DUMOUCHEL. C'est ce que je disais en moi-même... deux femmes seules, le soir.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Ciel de Dieu ! les jeunesses d'aujourd'hui ont des retours que des femmes d'âge n'auraient jamais !

SUZETTE, *bas à Zoé.* Je ne veux pas rentrer avant de savoir... je reviendrai.

ENSEMBLE.

AIR : *Cachons-nous et sachons nous taire.*
(Jacquemin.)

SUZETTE, *bas à Zoé.*

Fais-le sortir avec mystère,
Rassure-toi, pas de souci ;
Il fallait éloigner ton père,
Et tu vois que j'ai réussi.

ZOÉ.

Quel est donc, quel est ce mystère ?
Peux-tu me compromettre ainsi ?
Malgré moi, je trompe mon père,
Sans rien comprendre à tout ceci.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.*

Je n'sais pas quel est ce mystère,
Je n'y suis pour rien, Dieu merci !
Mais vrai, comm'le bon Dieu m'éclaire,
J'voudrais être à cent lieu's d'ici.

DUMOUCHEL, *à Suzette.*

Allons, venez, venez, ma chère,
Que mon bras vous serve d'appui ;
Et dans un instant, je l'espère,
Je serai de retour ici.

(*Dumouchel sort avec Suzette, par le second plan à gauche ; Zoé va les reconduire et reste quelques instants à la porte, comme pour s'assurer qu'ils sont bien partis.*)

SCENE IX.

ZOÉ, LA MÈRE PETITPRÉ.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à elle-même.* En voilà des tours ! en voilà des jolis tours, et ne pouvoir rien dire ! il n'y a rien qui me *décapite* comme ça.

ZOÉ, *descendant.* Ah ! mère Petitpré !

LA MÈRE PETITPRÉ, *indiquant sa chambre.* Mais il est là, le mauvais sujet... vous croyez peut-être qu'il est parti ?.. il est là, dans ma propre chambre... à moi !

ZOÉ. Je le sais.. mais, pour le faire sortir, il faut donner à mon père le tems de s'éloigner... et si quelqu'un l'apercevait, on ne voudrait jamais croire que je ne le connais pas, et pourtant rien n'est plus vrai !..

LA MÈRE PETITPRÉ, *étonnée.* Vraiment ?

ZOÉ. Et s'il me voit, lui qui se croit chez Suzette, il pensera qu'il a été trompé...

LA MÈRE PETITPRÉ. J'ai les bras et les jambes cassés... Eh bien ! rentrez dans votre chambre ; je vas le faire sortir, moi, ce malheureux-là... (*Scandalisée.*) Mais de quoi ai-je l'air ? pour qui est-ce que je passe ?

(Elle se dirige vers le fond à droite.)

ZOÉ, *avec effroi, indiquant le deuxième plan à gauche.* J'entends marcher.

LA MÈRE PETITPRÉ, *allant vivement à la porte du second plan à gauche.* C'est vrai ! (*Après l'avoir ouverte.*) M. Bénard.

ZOÉ. M. Bénard ! quel embarras !

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Il arrive bien !.. comment faire *évaser* l'autre, à présent ?

(Bénard paraît, elle sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE X.

BÉNARD, ZOÉ.

ZOÉ, *avec embarras.* Vous ici, monsieur Bénard !

BÉNARD, *froidement.* Oui, mademoiselle ! les momens sont précieux !

ZOÉ, *avec embarras.* Quelle imprudence !

BÉNARD. Votre mariage se prépare, et je n'ai pu résister au désir de m'assurer

* La mère Petitpré, Zoé, Suzette, Dumouchel.

une dernière fois par moi-même des dispositions de votre cœur.

ZOÉ, *tremblante.* De mon cœur, monsieur?... mais je vous assure...

BÉNARD, *s'animant.* Ne dissimulez pas! cette jalousie sans motifs, cette querelle n'était qu'un prétexte pour rompre avec moi.

ZOÉ. Monsieur!..

BÉNARD. Et, depuis, vous avez encouragé les assiduités d'un jeune homme...

ZOÉ, *vivement.* Moi?

BÉNARD, *vivement.* Vous! oh! n'essayez pas de le nier, je le sais.

ZOÉ, *à part.* Suzette! Suzette! (*Haut.*) Mais vous ne savez rien, monsieur, et je ne puis vous détromper, en ce moment surtout... mon père peut rentrer...

BÉNARD. N'ayez pas cette crainte... j'étais dans la rue, épiant le moment de vous voir, lorsque votre père est sorti avec ma sœur, et je suis entré.

ZOÉ, *vivement.* Oui, effectivement, elle est venue pour me recommander sa marchande de modes... qu'elle m'avait envoyée ce matin.

BÉNARD, *avec joie.* Sa marchande de modes!... Est-il possible? ah! Zoé! Zoé! ne me trompez pas! (*Avec inquiétude.*) Cependant, dimanche, vous êtes allée au Ranelagh?

ZOÉ. Mon père y est allé seul, j'étais souffrante et je ne suis pas sortie.

BÉNARD, *vivement.* Quoi! vous n'auriez pas accepté un bouquet de votre danseur?

ZOÉ. Puisque je vous assure que je ne suis pas sortie.

BÉNARD, *s'animant et avec joie.* Oh! oui, oui, je vous crois... Ah! j'étais insensé, Zoé, ma chère Zoé! la jalousie comme la peur se crée des fantômes... je venais vous accabler de mes reproches, je vous accusais; car je croyais avoir des preuves... et c'est moi seul qui suis coupable! daignerez-vous l'oublier?

ZOÉ, *toujours inquiète.* Oui, si vous partez... car je tremble. (*A part.*) Et cet autre qui est là!...

BÉNARD. Mais ce mariage? Il faut nous concerter et le rompre.

ZOÉ. Plus tard... ce soir... ne vous éloignez pas trop... quand mon père sera retiré, je vous ferai prévenir, et... avec ma nourrice, nous chercherons un moyen.... car j'ai une peur que mon père ne vous surprenne ici... il se doute de notre amour... j'en suis sûre.

BÉNARD. Oui... il me l'a laissé entendre ce matin.

ZOÉ, *vivement.* Vous voyez!

BÉNARD. Mais, ici, une évasion est facile; s'il entre par une rue (*il indique la porte de gauche*), on peut sortir par l'autre.

(Il indique la porte de droite.)

ZOÉ. Eh! mon Dieu! non. Il a gardé la clé de la porte de la rue Cléry.

(Elle indique celle de droite.

BÉNARD. Mais c'est une précaution digne d'un Bartholo!

ZOÉ, *à part.* Il fallait bien mentir pour assurer la retraite de ce M. Léon.

BÉNARD. Eh bien! pour vous tranquilliser, Zoé, je sors... je serai dans la rue...

(Il fait un mouvement pour sortir par la gauche.)

DUMOUCHEL, *hors de vue à gauche.* Mère Petitpré! éclairez-moi donc!

ZOÉ, *effrayée.* Mon père! quand je vous le disais!

(Zoé reste un peu au fond et regarde avec anxiété porte par laquelle Dumouchel va entrer.)

BÉNARD. Il a la clé de cette porte. (*Il indique celle de droite.*) Il vient par là. (*Il indique celle de gauche.*) Lui qui a des soupçons... Ah! cette chambre...

(Il va vivement à la porte de la chambre du fond à droite, où Renaudin est caché; il l'entr'ouvre.)

ZOÉ, *le retenant par le bras.* Arrêtez! n'entrez pas là.

BÉNARD, *stupéfait, après avoir refermé vivement la porte, et laissant toujours sa main sur la clef.* Un homme!... (*A Zoé, d'un ton menaçant.*) Un homme est dans cette chambre.

ZOÉ. Vous vous trompez!...

BÉNARD, *avec force.* Je l'ai entrevu dans l'obscurité. Quel est-il?

ZOÉ. Mais je vous jure...

BÉNARD. Alors, laissez-moi entrer.

ZOÉ, *le retenant.* Silence! mon père!

BÉNARD, *à part.* Quelle position! si je parle, je la perds... et si je me tais!...

(Ces mouvemens de scène exigent beaucoup de chaleur et de précision.)

SCENE XI.

LA MÈRE PETITPRÉ, DUMOUCHEL, ZOÉ, BÉNARD.

(Dumouchel entre par le second plan à gauche; la mère Petitpré l'éclaire à l'aide d'un bougeoir.)

DUMOUCHEL, *entrant en parlant.* Je n'ai pas été long-tems, comme tu vois. (*Apercevant Bénard, et d'un ton contrarié.*) Monsieur Bénard!... à cette heure-ci! que signifie? (*A Bénard, avec humeur.*) Je vous présente mon *respèque.*

BÉNARD, *avec embarras.* Vous ne vous attendiez point à me trouver, monsieur Dumouchel?

ZOÉ, *bas à Bénard.* Étienne... Étienne... je vous en prie.

BÉNARD. On m'a dit... que ma sœur était... chez vous, et je venais la chercher.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Encore un qui ment! mais c'est donc tous dentistes?

DUMOUCHEL, *à part.* J'aime mieux ça. (*Haut.*) J'ai anticipé sur vos priviléges, je viens de la reconduire.

BÉNARD, Oh! mille pardons!

ZOÉ. C'est... ce que je disais à monsieur.

BÉNARD. Je vais la retrouver. (*Dumouchel parle bas à Zoé, la mère Petitpré range sur la cheminée. A part.*) Que faire? attendre cet homme dans la rue, impossible! il y a deux issues, et je suis seul. Ah! que n'ai-je amené avec moi Renaudin, ce véritable ami!... Mais j'ai un moyen de tout savoir. (*Haut à Dumouchel.*) Adieu, monsieur...

DUMOUCHEL, *il remonte la scène en le saluant.* Je vous présente... ce que vous savez.

BÉNARD, *à part.* J'aurai l'explication de tout ceci.

(Il sort vivement par le deuxième plan à gauche, après avoir salué froidement Zoé.)

DUMOUCHEL. Attendez donc qu'on vous éclaire! Mère Petitpré, éclairez donc monsieur Bénard.

LA MÈRE PETITPRÉ. Bah! bah! il est déjà loin.

DUMOUCHEL, *à la mère Petitpré, avec beaucoup d'humeur.* Il n'y a jamais moyen de se faire obéir ici!... jamais, jamais!..

SCENE XII.

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL.

DUMOUCHEL, *d'un air mystérieux.* Ma fille, il faut que je te parle!

ZOÉ, *effrayée.* A moi, mon père?

DUMOUCHEL. Oui, quelque chose d'important, viens!...

(Il se dirige vers la chambre où Renaudin est entré.)

ZOÉ, *effrayée et l'arrêtant.* Mon père.... mon père... où allez-vous donc?

DUMOUCHEL, *revenant* Tiens! je crois que je perds la tête. (*Gaîment.*) J'allais dans la chambre de la mère Petitpré. Ce que c'est que les distractions!...

(Il se dirige vers la porte de son appartement, au fond, à gauche.)

ZOÉ, *bas à la mère Petitpré.* Faites-le sortir, au nom du ciel!... (*A part.*) Je l'échappe belle!

LA MÈRE PETITPRÉ, *avec humeur.* Oui, mademoiselle, oui!

DUMOUCHEL, *en sortant avec Zoé.* Viens, Zoé, c'est essentiel, vois-tu.

Ils sortent par le fond, à gauche.)

SCENE XIII.

LA MÈRE PETITPRÉ, *puis* RENAUDIN.

LA MÈRE PETITPRÉ. Ah ben! en voilà une soirée!... (*Allant à la chambre du fond à droite.*) Si l'on me voyait, grand Dieu!... moi, faire sauver un homme de ma chambre... On croirait qu'il est venu pour moi! (*Elle entr'ouvre la porte et appelle.*) Monsieur!... monsieur!...

RENAUDIN, *gaîment.* Me voilà, ma bonne femme! Il paraît qu'il y a eu joliment du boulvari ici; j'ai entendu parler sans rien comprendre...

LA MÈRE PETITPRÉ, *sèchement.* Sortez! Et ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas.

RENAUDIN, *étourdiment.* Un mot, je suis amoureux de votre maîtresse... Dites-lui bien que je vais rompre le mariage en question, et qu'elle aura bientôt de mes nouvelles... La rue Beauregard, s'il vous plaît?

LA MÈRE PETITPRÉ, *avec une dignité comique.* Sortez! je vous dis... et ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas.

RENAUDIN, *étonné, et gaîment.* Vos exhortations sont inutiles; votre figure suffit.

(Il va au fond comme pour sortir, lorsque son attention est attirée par les tableaux, il les regarde.)

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Je suis sûre que l'autre le guette au passage... une fois dehors, qu'ils s'égorgent, qu'ils s'égratignent, nous n'y pouvons pas perdre.

RENAUDIN, *montrant le tableau à la mère Petitpré.* Le cheval du trompette! j'ai ça à Caen.

LA MÈRE PETITPRÉ, *le bougeoir à la main.* Allons, marchons!

RENAUDIN, *chantant sur l'air de la Parisienne.*

En avant! marchons!
Ti, ta ta, pon pon!...

(*Il disparaît.*)

LA MÈRE PETITPRÉ, *scandalisée.* Il chante encore, sainte Vierge! dans quel tems vivons-nous?

RENAUDIN, *reparaissant.* Si je chante? tiens, je crois bien.

(Il continue de chanter.)

Courons à la rue Beaur'ga-re!

(*Il disparaît.*)

Courons à la rue Beaur'ga-re!

(*La mère Petitpré sort derrière lui par le deuxième plan à droite, et ferme la porte.*)

SCÈNE XIV.

BÉNARD, *entrant avec précaution par la porte du deuxième plan à gauche.*

Je n'entends plus rien. (*Il entre.*) Elle m'a cru parti... je me suis caché dans l'escalier... Il faut que tout ceci s'éclaircisse; je suis certain qu'on n'a pu faire évader l'individu; M. Dumouchel a la clé de cette porte... (*Il indique celle de droite.*) Feignons d'être de la maison, amenons-le dans la rue, et là, que ma vengeance... (*Indiquant la chambre du fond à droite.*) C'est bien là...(*Il entr'ouvre la porte.*) Monsieur! monsieur!.... venez, soyez sans crainte. (*A part.*) Il ne répond pas!.. (*Plus fort.*) Monsieur!.. si vous n'êtes pas un lâche, sortez, et pas de bruit!.. Ah! parbleu! s'il se cache, je saurai bien le trouver...

(Il entre dans la chambre et en referme la porte.)

SCENE XV.

ZOÉ, *venant du fond à gauche.*

Quelle peur j'ai eue! Mon père qui prend un air mystérieux pour me dire qu'il a reçu une lettre de Caen... On lui annonce que M. Renaudin est à Paris.... J'ai cru un instant qu'il savait tout! (*Elle cherche des yeux.*) Mais où donc est ma nourrice? est-ce qu'elle n'aurait pas entendu ma recommandation? (*On entend dans le cabinet le bruit d'une chaise qui tombe.*) Grand Dieu! elle n'a pas fait sortir ce jeune homme! et je suis seule! N'importe! Bénard est dans la rue, mon père peut venir, il n'y a point à hésiter. (*Elle entr'ouvre la porte.*) Monsieur! monsieur! sortez, sortez vite.

(Tandis qu'elle attend d'un air inquiet, Suzette entre.)

SCENE XVI.

SUZETTE, ZOÉ, *puis* BÉNARD.

SUZETTE, *entrant par le deuxième plan à gauche.* C'est moi!.. je suis revenue bien vite... j'étais trop tourmentée... Est-il parti?

ZOÉ. Mais non. (*Elle appelle encore.*) Monsieur, sortez!

BÉNARD, *paraissant et se tenant auprès de la porte du cabinet.* Me voilà, mademoiselle!

ZOÉ *effrayée.* Etienne!

SUZETTE, *de même.* Mon frère!

BÉNARD, *à Zoé avec ironie.* Lui-même! Vous m'attendiez, n'est-il pas vrai

ZOÉ. Mais... (*A part.*) O mon Dieu!

BÉNARD, *à Zoé, avec reproche, en descendant un peu.* Et c'est ma sœur, une enfant crédule, que vous ne craignez pas de prendre pour confidente d'une intrigue...

ZOÉ, *l'interrompant.* Bénard!..

SUZETTE, *à part, et gaîment.* Aie! aie!.... ça va mal!

ZOÉ. Je ne puis vous dire qu'une chose, Étienne, c'est que s'il y avait un homme caché ici... cet homme, je ne l'ai jamais vu.

SUZETTE, *à part.* C'est vrai, pourtant.

BÉNARD, *avec un petit mouvement de joie.* Comment?..

SCÈNE XVII.

SUZETTE, ZOÉ, LA MERE PETITPRÉ, BÉNARD.

LA MÈRE PETITPRÉ, *d'un air joyeux et sans voir Bénard. Elle entre par la porte du second plan, à gauche.* Mam'zelle! mam'zelle! un bon débarras! il est dehors!

BÉNARD, *à Zoé, avec force.* Ah! vous l'entendez!..

LA MÈRE PETITPRÉ, *scandalisée.* M. Bénard, à présent!

(Elle va se placer à l'extrême droite, après avoir déposé son bougeoir sur la table.)

BÉNARD, *à Zoé, avec force.* Il est dehors, la bonne le dit. Ainsi, vous cherchiez à m'abuser encore?..

ZOÉ. Etienne! Etienne! les apparences m'accusent, et pourtant, je vous le répète, je ne le connais pas, je ne sais qui il est.

SUZETTE, *à part.* Allons, il faut que j'arrange ça.

BÉNARD. Mais, cet homme, il faut bien qu'il soit venu ici pour quelqu'un... (*Se tournant vers la mère Petitpré.*) Est-ce donc pour madame?

LA MÈRE PETITPRÉ. Ah! Seigneur du ciel! moi qui ai nourri onze enfans, dont six à moi appartenant!.. M. Bénard, il est vrai qu'il était dans ma chambre, mais...

SUZETTE, *interrompant la mère Petitpré.* Zoé, je crois qu'il vaut mieux tout dire...

ZOÉ, *surprise*. Comment?

SUZETTE. Oui, c'est bien plus simple.

BÉNARD. Oui, parle.

LA MÈRE PETITPRÈ. Oui, dites-la, la vérité! Car moi, depuis tantôt, je vas et viens sans savoir, sous votre respect, comme le télégraphe; ce n'est pas un rôle à jouer.

BÉNARD, *à Suzette, en la faisant passer auprès de lui.* * Explique-toi.

SUZETTE, *à Bénard.* Eh bien! oui... un jeune homme est venu ici.

BÉNARD, *triomphant.* Ah!

LA MÈRE PETITPRÉ, *avec conviction.* La voilà, la vérité... la vraie vérité!

ZOÉ, *à part.* Que fait-elle?

SUZETTE. Et ce jeune homme... c'est... le prétendu de Zoé.

(Elle fait à Zoé des signes d'intelligence qui ne doivent être vus que d'elle; Zoé ne comprend pas.)

BÉNARD, *vivement et avec chagrin.* Son prétendu!

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Tiens! moi qui l'ai agoni!

ZOÉ. Que dis-tu?

SUZETTE. M. Dumouchel était sorti; Zoé reçut ce monsieur, qui s'aperçut bien vite qu'il ne plaisait pas. Il le dit gaîment à Zoé... en lui proposant de rompre avec M. Dumouchel. « Ah! monsieur, lui dit Zoé, en prenant son petit air... (*Elle l'imite.*) vous avez lu dans mon cœur; il appartient à un autre, au frère de ma meilleure amie... » N'est-ce pas, Zoé?

BÉNARD, *vivement.* Il se pourrait?

ZOÉ, *avec embarras.* Je ne sais que... répondre...

BÉNARD, *avec joie.* Ah! Zoé! Zoé! ne craignez pas de me le dire...

LA MÈRE PETITPRÉ. Mais tout cela ne m'explique pas la cachette.

BÉNARD. Ni à moi.

ZOÉ, *à part.* Ni à moi.

SUZETTE, *à Bénard.* C'est dans ce moment que la voix de M. Dumouchel se fit entendre; et afin de ne pas paraître s'être concertée avec ce jeune homme, elle le cacha en attendant l'occasion de le faire sortir. Et Zoé, craignant ta jalousie, n'a pas voulu te le dire.... Rien de plus simple, rien de plus naturel... Qu'en penses-tu?

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Comme je n'entends pas l'hébreu, je m'en vas.

(Elle sort par le deuxième plan à gauche.)

* Zoé, Suzette, Bénard, la mère Petitpré.

SCENE XVIII.

ZOÉ, BÉNARD, SUZETTE.

BÉNARD, *à Zoé, d'un ton suppliant.* Ah! je suis confus! je suis anéanti! Ne m'accablez pas de votre colère!.. Vous ne répondez pas?

SUZETTE, *à son frère, indiquant Zoé.*

AIR: *Comment sans lui retourner au pays.* (De Salvoisy.)

Dans son silence, ah! je lis ton pardon,
Oui, vous voilà tous deux d'accord, je pense;
(*Suzette fait passer Zoé entre elle et son frère.*)

BÉNARD, *à Zoé.*

Vous le voyez, un naïf abandon
Porte avec lui toujours sa récompense;
Oui, le bonheur suit la sincérité.
(*A Suzette.*)
Il faut toujours dire la vérité. (*bis.*)

Vous m'avez pardonné, Zoé?

ZOÉ, *baissant les yeux avec embarras.* Nous avons tous besoin d'indulgence.

BÉNARD. Je n'aurai plus jamais de soupçons! jamais! (*A lui-même, gaîment.*) C'est singulier comme on se trompe.

ZOÉ, *à Suzette.* Suzette..... quand il saura...

SUZETTE, *à Zoé.* Sois donc tranquille.

SCENE XIX.

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, BÉNARD.

LA MÈRE PETITPRÉ, *venant du deuxième plan à gauche, et mystérieusement à Zoé.* Mam'zelle! mam'zelle! l'autre qui revient, et qui veut parler à M. Dumouchel... votre prétendu!

ZOÉ. O ciel!

SUZETTE, *à part.* C'est juste! il tient parole.

(La mère Petitpré se retire mystérieusement au fond.)

BÉNARD, *avec inquiétude.* Qu'est-ce encore?

SUZETTE, *à Zoé.* Viens vite.

ZOÉ, *à Bénard, avec effroi.* Étienne! Étienne! s'il est vrai que vous m'aimiez, quoi qu'on vous dise, quoi que vous voyiez, ne m'accusez pas sans m'entendre, et croyez-moi toujours digne de vous.

SUZETTE, *l'entraînant.* Viens donc!

(Elles sortent rapidement par le fond à gauche.)

BÉNARD, *stupéfait.* Comment! encore du nouveau?

LA MÈRE PETITPRÉ, *à Benard.* Monsieur, je vous prie seulement de ne pas me

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL Archives

prendre pour ce que je ne suis pas. (*Elle va à la porte du deuxième plan à gauche.* Entrez, monsieur.

(Elle sort par le fond à gauche.)

SCENE XX.

BÉNARD, RENAUDIN.

BÉNARD, *seul.* Que signifie cette fuite précipitée? Encore quelque machination... Allons!

(Il va sortir et se rencontre nez à nez avec Renaudin.)

RENAUDIN, *entrant étourdiment et sans regarder Bénard.* M. Dumouchel, j'ai l'honneur...

BÉNARD. Renaudin!..

RENAUDIN, *au comble de l'étonnement.* Bénard!.. Comment te trouves-tu ici?

BÉNARD. Et toi? tu connais donc M. Dumouchel?

RENAUDIN. Pas plus que je ne connais le pape... et toi?

BÉNARD. Moi? mais certainement.

RENAUDIN, *gaîment.* Tu ne me l'avais pas dit!.. Mais c'est à sa fille que je suis destiné.

BÉNARD, *avec joie.* Comment! c'était là ce mariage projeté?

RENAUDIN. Oui.

BÉNARD, *avec joie.* Mais je comprends... tu viens chez monsieur Dumouchel pour lui dire que tu refuses la main de sa fille.

RENAUDIN. En effet! mais comment sais-tu ça?

BÉNARD, *avec exaltation.* Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes... car Mlle Dumouchel, à laquelle tu renonces, c'est celle que j'aime!

RENAUDIN, *riant.* Délicieux! rivaux! Comment? j'arrive dans une ville de neuf cent mille ames! et il se trouve que... Ah! bravo! j'en rirai pendant soixante ans.

BÉNARD. C'est inconcevable!

RENAUDIN, *gaîment.* Mais tu ne sais pas mon motif? J'ai revu ma belle, ce soir; j'ai le cœur dans un état... un volcan!.. l'Etna et le Vésuve ne sont que des lampions en comparaison... Aussi, je viens rompre, je viens dire au père: Vous voulez me donner votre fille, vous; j'éprouve telle et telle chose pour une autre, moi! voyez si ça vous va? Cet homme me repoussera honteusement, c'est son état! Je suis heureux, tu es heureux! j'épouse, (*Il examine la chambre.*) tu épouses, et voilà la chose! (*Examinant la chambre plus attentivement.*) Ah ça! mais... attends donc que je m'oriente un peu... il me semble... Ah! le diable m'emporte!.. voilà qui est particulier... cette pièce...

BÉNARD. Eh bien?

RENAUDIN. Mais, quand le diable y serait, je suis déjà venu ici ce soir; mais c'était rue Cléry au troisième, et nous sommes rue Beauregard au rez-de-chaussée... Il y a donc eu un tremblement de terre en mon absence?

BÉNARD, *gaîment.* Eh bien! non, Renaudin, tu ne t'abuses pas...

RENAUDIN, *étonné.* Il y en a eu un?

(Il tape du pied pour s'assurer si le sol est solide.)

BÉNARD, *gaîment.* Cette maison a deux issues... Tu es venu ici ce soir, on t'a fait cacher là...

(Il indique la chambre du fond à droite.)

RENAUDIN. C'est vrai.

BÉNARD, *de même.* Après ton entrevue avec Mlle Dumouchel, dans laquelle tu lui as dit que tu ne voulais pas l'épouser.

RENAUDIN. Tu t'embrouilles, mais tu t'embrouilles, mais tu t'embrouilles... ce n'est pas ça! d'abord je n'ai jamais vu Mlle Dumouchel...

BÉNARD. C'est elle qui t'a reçu.

RENAUDIN, *stupéfait.* Comment?.. ici... celle qui... Ah!... allons donc!

BÉNARD. Reconnais-tu la chambre?

(Il va ouvrir la porte du fond à droite.)

RENAUDIN. Oui, c'est juste... tiens, je reconnais mon *cheval du trompette* que j'ai à Caen... Mais c'est fantastique! ça tient des mille et une nuits! je faisais la cour à celle qui m'est destinée, je me supplantais moi-même... et elle qui était sa propre rivale. (*Riant.*) Oh! grand Dieu! quand le sort fait des farces, il en fait de cruelles!

BÉNARD. Et elle t'a dit qu'elle t'aimait?

RENAUDIN. En toutes lettres!

BÉNARD, *avec humeur.* Ainsi, on me trompait encore!

RENAUDIN. Comprends pas.

BÉNARD, *vivement.* Oui, celle avec laquelle tu as dansé, que tu as suivie... c'est elle! c'est Zoé!

RENAUDIN. Zoé! vraiment? un joli nom, je la rendrai heureuse!

BÉNARD. Quand, à l'instant même, elle me jurait... quelle trahison! (*Changeant de ton.*) Mais... elle avait exigé de toi une renonciation à sa main...

RENAUDIN, *avec force.* Ah! grand Dieu! en effet!.. c'était un piége!..

BÉNARD, *avec joie.* S'il était vrai!..

RENAUDIN. Mais alors... puisqu'elle m'a promis d'accepter ma main... si je renon-

çais à la sienne... mais c'est stupide !.. je ne peux pas me marier tout seul... ça ne s'est jamais vu ! (*Avec force.*) Je suis joué ! c'est clair comme de l'eau de roche !

BÉNARD, *très-animé.* Non, mon ami, non... si elle t'a caché son nom, c'est qu'elle craignait que je n'apprisse la vérité... c'est moi qui suis dupé !

RENAUDIN, *vivement.* Mais non !

BÉNARD, *vivement.* Mais si !

RENAUDIN, *vivement.* Je te dis que c'est moi !... mais réfléchis donc : c'est une averse de mystifications... tu es sous le parapluie, moi j'ai tout reçu.

BÉNARD. Non, te dis-je, j'y vois clair.

RENAUDIN, *fâché et plus fort.* Ah ça ! tu veux être trompé tout seul, toi ! mais c'est d'un égoïsme révoltant... (*Riant.*) Tu es un monopoleur ! apporte-moi le père Dumouchel ; il n'y a que lui qui puisse nous donner la clé de cette intrigue sans issue ; c'est une impasse ! Je m'égare, je n'y suis plus ! j'en ai mal à la tête... va me chercher le père, je demande le père !.. il faut qu'on m'apporte le père !

SCENE XXI.

RENAUDIN, DUMOUCHEL, BÉNARD.

DUMOUCHEL, *entrant par le fond, à gauche.* Quel est ce tapage ?

BÉNARD. Monsieur Dumouchel !

RENAUDIN. Monsieur Dumouchel, vous arrivez bien. Plantez l'olivier entre deux rivaux qui adorent votre fille.

DUMOUCHEL. Comment, monsieur Bénard !.. j'en étais sûr...

(Dumouchel examine attentivement Renaudin et paraît fort surpris de ce que lui dit ce personnage qu'il ne connaît pas.)

RENAUDIN. Oui, deux rivaux qu'elle aime ou plutôt qu'elle n'aime pas... ou plutôt dont elle se moque... car je l'ai vue aussi, moi, cette Zoé si séduisante !.. quoiqu'elle ne vous ressemble pas... elle a accepté mon cœur par la rue Cléry... (*indiquant Bénard*) le sien par la rue Beauregard .. Voyez notre position ! notre passion mitoyenne !.. (*A Dumouchel qui est stupéfait, et d'un ton posé.*) Renaudin de Caen !

DUMOUCHEL, *avec éclat.* Vous, le fils Renaudin, mon gendre ? je vous présente mon *respèque.*

RENAUDIN, *gaîment lui prenant la main.* Ça va bien ?

DUMOUCHEL. Mais vous êtes bien bon... Comment ? vous connaissez ma fille... et elle vous aime... mais c'est un coup du ciel !

RENAUDIN. C'est mon avis.

BÉNARD, *à Dumouchel.* Mais, monsieur...

DUMOUCHEL, *à Bénard.* Désolé, mon ami, chose promise, chose... convenue. (*A Renaudin.*) Mais où l'avez-vous donc vue ?

RENAUDIN. Ici, ce soir même... Mais voilà mon ami qui a également d'excellentes raisons pour croire... de manière que... lui... et moi... nous sommes venus tous les deux... nous ne savons plus... nous voulons vous consulter...

DUMOUCHEL. Moi ? mais je n'y comprends rien.

RENAUDIN, *avec aplomb.* Alors, nous sommes trois !.. Allons, allons, nous sommes trois qui ne comprenons pas.

DUMOUCHEL. Mais puisqu'elle vous aime... tout est là...

RENAUDIN, *passant à droite.* C'est ce qu'il me semble, tout est là !

DUMOUCHEL. Zoé ! Zoé ! viens, mon enfant !

(Il ouvre la porte du fond, à gauche ; Zoé paraît ; il la prend par la main ; la mère Petitpré la suit.)

BÉNARD, *à part.* C'est elle ! contenons-nous !

SCENE XXII.

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL, RENAUDIN, BENARD.

DUMOUCHEL. Viens donc, ma fille... quel bonheur ! tu l'aimais !..

RENAUDIN, *jetant un cri d'étonnement.* Comment !..

ZOÉ, *timidement.* Mon père !..

BÉNARD, *à Zoé, avec dépit.* Oui, mademoiselle, vous l'avez dit.

RENAUDIN. O catastrophe ! (*Avec force, et du ton le plus affirmatif.*) Monsieur Dumouchel, mademoiselle n'est pas votre fille !

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.* Sainte Vierge ! je m'en doutais !

DUMOUCHEL, *avec dignité.* Voilà qui est curieux !

RENAUDIN. Je ne connais pas mademoiselle.

BÉNARD, *avec joie.* Est-il possible ?

ZOÉ. Moi, je n'ai jamais vu monsieur.

ENSEMBLE, *et très-vite.*

AIR *Grand Dieu ! quelle nouvelle !* (Du Philtre.)

RENAUDIN.

Eh mais ! où donc est celle
Dont j'ai suivi les pas ?
Car cette demoiselle,
Je ne la connais pas.

BÉNARD.
Je suis donc aimé d'elle?
O moment plein d'appas!
Elle m'est donc fidèle,
Il ne la connaît pas.

DUMOUCHEL.
L'aventure est nouvelle,
Quel étrange embarras!
Il se dit aimé d'elle,
Et ne la connaît pas.

ZOÉ.
Ma frayeur est mortelle,
Parler! je n'ose pas!
Suzette viendra-t-elle
Me tirer d'embarras?

LA MÈRE PETITPRÉ.
Mais le diable s'en mêle!
Je trouve à chaque pas
Une chose nouvelle
Que je ne comprends pas.

RENAUDIN, *très-animé*. Mais où est donc cet ange, cette femme, ce démon qui m'abandonne au milieu de ce logogryphe, quand il m'avait promis d'apparaître aussitôt que je me serais désisté de mes prétentions sur Mlle Dumouchel?..

ZOÉ, *timidement*. C'est peut-être parce que vous avez oublié de renoncer à ma main...

RENAUDIN, *fort agité et cherchant des yeux*. Ah! grand Dieu! mademoiselle! pardon du procédé! j'y renonce quatre fois, dix fois, quinze fois.

BÉNARD, *lui prenant la main*. Mon ami!

RENAUDIN, *toujours fort agité et le repoussant*. Oui, oui, tu me remercieras une autre fois... mais il me faut mon lutin... quel est-il?

SCÈNE XXIII.

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL, SUZETTE, RENAUDIN, BÉNARD.

(Suzette vient de la chambre du fond, à gauche; elle est entrée pendant la dernière réplique de Renaudin, et s'est placée au milieu du théâtre, au fond.)

SUZETTE, *avec gentillesse*. C'est moi!

RENAUDIN, *vivement*. Le voilà! je le tiens! fermez les portes!...

(Il va vivement au fond, à gauche, et ferme la porte que Suzette avait laissée entr'ouverte.)

DUMOUCHEL. Comment?

BÉNARD. Ma sœur...

RENAUDIN, *se plaçant entre Dumouchel et Suzette*. Ta sœur! Tu es son frère, homme dissimulé?

BÉNARD. Parbleu! montrez-lui donc des jeunes filles, lui qui devient amoureux même de celles qu'on lui cache!

RENAUDIN, *à Suzette, avec passion*. O mademoiselle!

DUMOUCHEL. Mais je ne comprends pas encore...

LA MÈRE PETITPRÉ. Ni moi.

BÉNARD. Ni moi.

RENAUDIN. Ni moi. Il y a progrès, nous sommes quatre.

SUZETTE. Quoi donc?

BÉNARD. Comment connais-tu Renaudin?

SUZETTE. Monsieur a eu la bonté de me faire danser à Sceaux.

BÉNARD, *comprenant*. A Sceaux!... ah!..

(Le *ah!* doit être soutenu.)

SUZETTE. Et ce matin, tu m'as dit son nom, cela m'a tout expliqué.

ZOÉ, *comprenant*. Ah!

(Même jeu.)

RENAUDIN. Et la lettre?

SUZETTE. Venait du pavillon.

RENAUDIN. Ah!

(Même jeu.)

BÉNARD. Et la modiste?

SUZETTE. C'était Zoé.

DUMOUCHEL, BÉNARD, RENAUDIN. Ah!

(De même.)

LA MÈRE PETITPRÉ. Et cette entrevue ici avec monsieur?

ZOÉ. Cela, je le sais... M. Renaudin et moi, nous ne nous étions jamais vus... Suzette n'ignorait pas que nous ne pouvions nous aimer, et elle nous a entretenus dans ces dispositions-là.

SUZETTE, *timidement et avec malice*. Dam! j'ai tâché.

TOUS, *excepté Suzette et Zoé*. Ah!

(Même jeu.)

SUZETTE, *avec joie*.

AIR: *Comment sans lui retourner au pays.*

Un tel succès, l'ai-je enfin obtenu?
Ai-je, en ces lieux, me cachant pour combattre,
(*Indiquant Bénard et Zoé.*)
Fait deux heureux?
(*A Dumouchel.*)
Est-ce un point convenu?
(*Dumouchel prend la main de Zoé et fait un signe affirmatif.*)

BÉNARD, *à Suzette, en indiquant Renaudin.*

Et tu voudrais même en avoir fait quatre?
Oui, le bonheur suit la sincérité,
Il faut toujours dire la vérité.

SUZETTE, *amenant Bénard, avec mystère, sur le devant de la scène; avec gaîté.*

Faut-il toujours dire la vérité?

RENAUDIN, *avec transport*. J'ai entendu; ah! bravo! (*Dans sa joie, il va à chaque personnage et leur prend successivement la main. A Bénard.*) Mlle Bénard!... (*A Su-*

zette.) Mon ami!... (*A Zoé.*) Monsieur Dumouchel!... (*A la mère Petitpré.*) Mademoiselle Dumouchel... (*A Dumouchel.*) La bonne!... vous êtes tous témoins de ce qui m'arrive!... la langue est trop pauvre dans des circonstances comme çà.

BÉNARD *souriant.* Allons, calme-toi, je te donne Suzette.

RENAUDIN. Suzette! un nom charmant! Je la rendrai encore plus heureuse!

DUMOUCHEL, *prenant la main de Zoé et la faisant passer entre Suzette et Bénard.* C'est égal, je fais le bonheur de mon enfant à l'aveuglette; car, ma parole d'honneur!.. Comprends-tu ça, ma fille?

ZOÉ, *offrant la main à Bénard qui la presse avec bonheur.* Je commence, je suis heureuse!

BÉNARD, *à Suzette d'un air amical.* Tu t'es moqué de moi, petite folle!

SUZETTE. Tiens! c'était une représaille.

BÉNARD. Ah! c'est bien différent; je ne suis pas un enfant.

SUZETTE. Et moi, qu'en penses-tu?

RENAUDIN, *en riant à Suzette et d'un air empressé.* Ah! c'est très-bien, c'est joli... qu'en penses-tu?... c'est très-spirituel!...

LA MÈRE PETITPRÉ *se place entre Dumouchel et Renaudin, et dit à Renaudin, en lui frappant le rement sur l'épaule* : On ne dira toujours pas que c'est pour moi que monsieur est venu.

RENAUDIN. Non, la bonne! (*à part, gaîment, et avec éclat.*) Bigre! j'y tiens plus qu'elle!

Au public.

AIR *nouveau de M. Loche.*

Demain, messieurs reviendrez-vous?
Question fort grave je pense;
Et la main sur la conscience,
Voici comment je la résous:

Indiquant Suzette qui baisse les yeux modestement.)

Ma future est une rose...
(Pardon si le mot est vieux,
Mais, pour exprimer la chose,
Je n'ai pas pu trouver mieux.
A quoi bon ses vives couleurs,
Et ses grâces de jeune fille?
Autant vaut n'être pas gentille,
Que de l'être sans spectateurs.

(*Indiquant Zoé et Bénard.*)

Quant à ce couple modèle,
L'un l'autre s'aimant toujours,
Jamais la moindre querelle
Ne troublera leurs beaux jours;
Un ménage si bien uni,
Quel spectacle digne d'éloge!
Ça vaut seul un coupon de loge!

(*Gaîment.*)

D'autant qu'on ne voit ça... qu'ici.

(*Indiquant la mère Petitpré.*)

La vieille aime la harangue,
Elle en use même assez;
Le silence, pour sa langue,
Ce sont... les travaux forcés!...

LA MÈRE PETITPRÉ, *l'interrompant avec volubilité.* Monsieur, je vous prie de ne pas me faire passer pour ce que je ne suis pas!... Bavarde? ah! Dieu! moi bavarde?

RENAUDIN, *l'interrompant.*

Vous voyez, elle aime à jaser
Devant un auditoire immense;
C'est un plaisir que, par décence,
Vous ne pouvez lui refuser.
Enfin, si je vous supplie,

(*Indiquant Dumouchel.*)

C'est pour ce vieillard... léger!

DUMOUCHEL *au public, en saluant.* Je vous présente...

RENAUDIN, *l'interrompant.*

Sa manière est si polie!
Voudriez-vous l'affliger?
Il est d'un agréable aspect,
Mais si le public l'abandonne,
Il maigrira, n'ayant personne
A qui présenter son respect.
Enfin, pour raison dernière,
Un argument des meilleurs,
C'est que vous ne pouvez guère
Voir jouer la pièce... ailleurs.
De tout cela, pour en finir,
Je tire cette conséquence:
C'est que vous ne pouvez, je pense,
Vous dispenser de revenir.

TOUS.

De tout cela, pour en finir,
Nous tirons cette conséquence, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N°46, AU MARAIS.

VILLE DE BRUXELLES
Archives - Archief